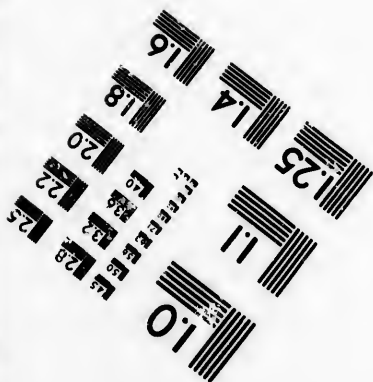
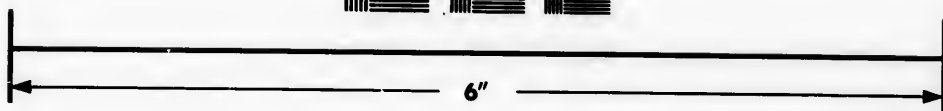
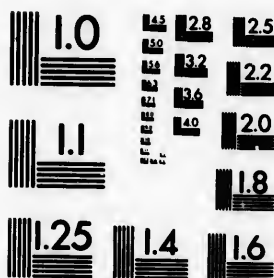


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques



**© 1982**



The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

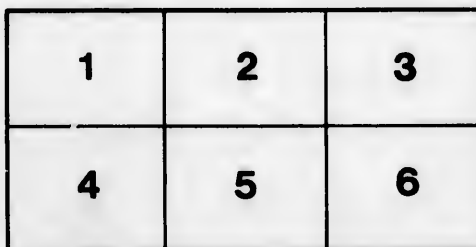
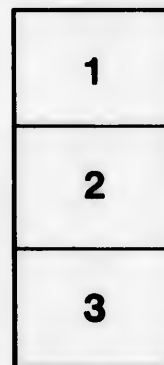
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

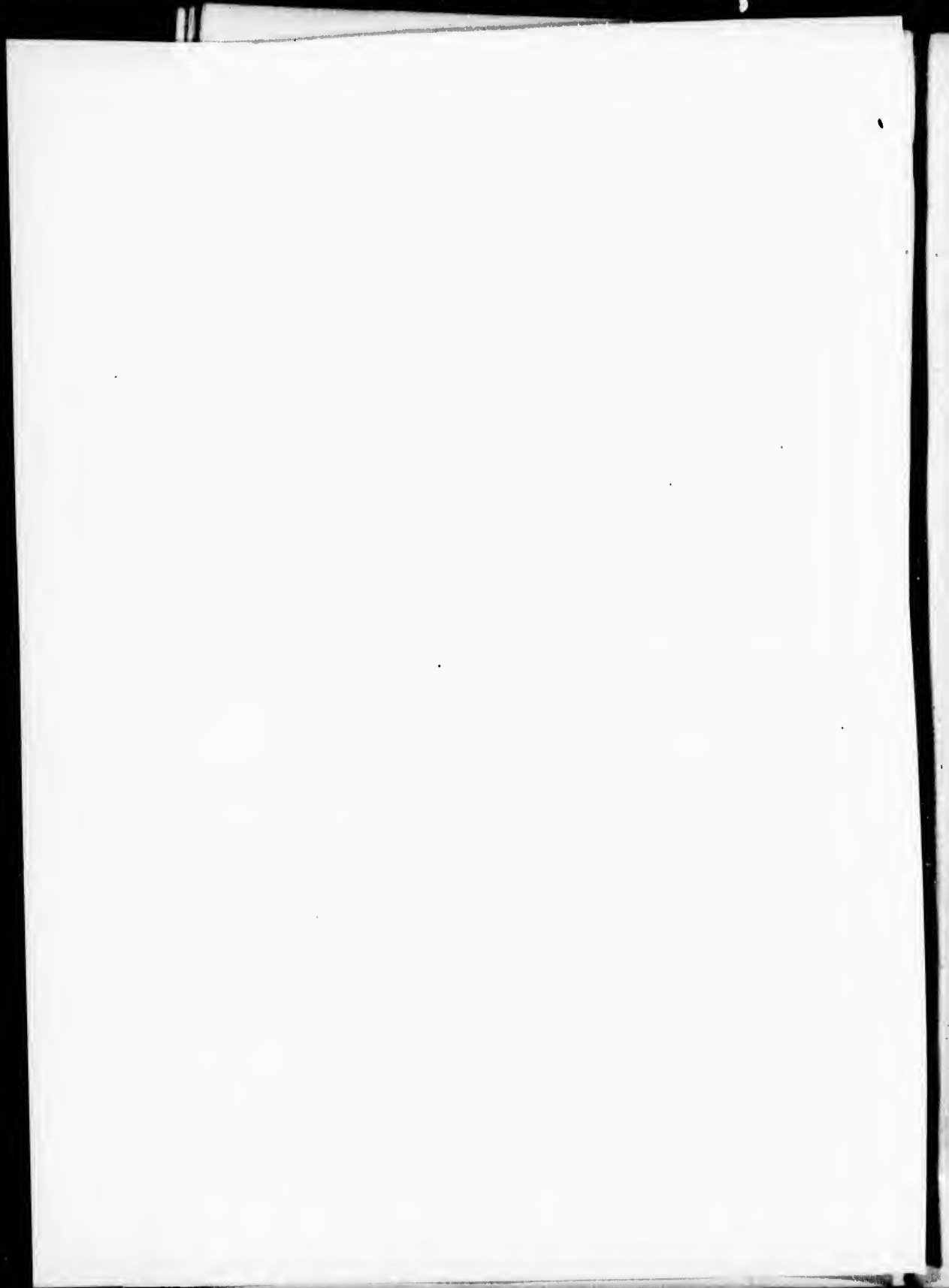
ire  
détails  
es du  
modifier  
er une  
filmage

es

e

y errata  
d to  
t  
o pelure,  
con à





**HIS FOIRE**  
**D'EMILIE MONTAGUË.**

*par l'Auteur de*  
**JULIE MANDEVILLE.**

*Traduit de l'Anglois.*

**III<sup>e</sup> Partie.**



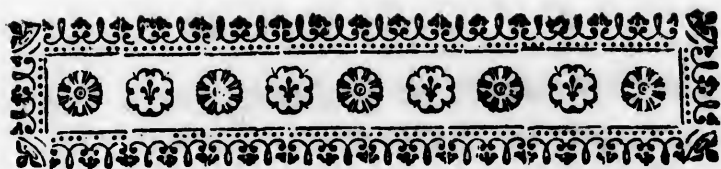
**A AMSTERDAM**

**Chez D. J. CHANGUION,**

**MDCCLXX.**



po  
vo  
qu  
ain  
vo  
vén  
A



HISTOIRE  
D'EMILIE  
MONTAGUE.

---

QUATRIEME PARTIE.

---

LETTRE CLXXXII.

Au Colonel RIVERS, à Bellfield,  
Comté de Rutland.

*Rose-hill, le 17 Septembre.*

**P**OUVEZ-VOUS me faire sérieusement  
une pareille question? Quel sujet  
avez-vous de supposer que j'aie  
jamais senti le plus foible amour  
pour Sir George? Non, mon cher Rivers,  
votre Emilie n'avoit point encore aimé lors-  
qu'elle vous vit pour la première fois. Le plus  
aimable & le plus charmant des hommes pou-  
voit seul toucher mon cœur, & m'inspirer une  
véritable affection, par cette heureuse harmo-

*IV. Part,*

A



nie de pensées & de sentimens que je remarquai entre lui & moi.

Oui, Rivers, nos ames se ressembloit parfaitement: quand vous parlez, je crois que mon cœur vous inspire: j'ai pensé, j'ai senti tout ce que vous dites; mais vous donnez toutes les graces du langage aux pensées & aux sentimens de votre Emilie.

J'estimois Sir George; je le voyois comme un homme que l'on me destinoit pour époux. Je croyois qu'il m'aimoit, & que la reconnaissance m'obligeoit au retour. Entraînée par le zele de mes parens pour ce mariage, je souffrois ses avaritités plutôt que je ne les approuvois: je n'avois le torrent parce que je n'avois pas la force de lui résister. Je n'en aimois point d'autre, j'attribuois ce défaut d'affection à une insensibilité naturelle. Tout ce que je sentois pour le Capitaine Clayton, étoit une estime languissante, & je tâchois de me persuader que c'étoit de l'amour. Quand je vous vis, l'illusion cessa.

Vos yeux, mon cher Rivers, me firent sentir dans un instant, que j'avois un cœur; vous passâtes quelques semaines avec nous à la campagne: avec quel transport je me rappelle ces doux momens! Comme mon cœur palpitoit lorsque vous approchiez de moi! Quel char-

me je trouvois dans votre conversation ! Je vous écoutois avec une émotion délicieuse dont je n'étois pas maîtresse. Je m'imaginois que votre présence faisoit le même effet sur toutes les femmes qui vous voyoient. Ma tendresse s'accrut imperceptiblement, sans que je sentisse les conséquences d'une inclination à laquelle je me livrois avec tant de délices.

Enfin je sentis que je vous aimois, & j'ignorois encore quels étoient vos sentimens pour moi ; mon cœur, pourtant, se flattoit de vous avoir inspiré une tendresse égale, au moins il le desiroit. Les circonstances où je me trouvois, éloignoient une explication qui m'auroit flattée, mais l'amour a mille moyens de se faire entendre. Oh ! que j'étois enchantée de ces attentions délicates, de ces prévenances, de ces tendres soins qui me disoient que je vous étois chère, sans le dire à d'autres qu'à moi !

Vous souvenez-vous, Rivers, de ce jour où nous prenions le frais dans un bosquet, assez près du fleuve ? Tout le monde se leva pour aller voir passer un navire ; Sir George étoit de la partie. Je me levois pour suivre les autres ; vous me dites d'arrêter, & vous le dites avec un regard qu'il étoit impossible de

ne pas comprendre. Imprudente que j'étois; je restai, n'ayant pas la force de vous refuser cet acte de complaisance qui me faisoit autant de plaisir qu'à vous. Vous me prîtes la main, vous la serrâtes en me regardant avec des yeux où l'amour le plus fort étoit peint.

Mon cher ami, dans ce doux moment Emilie fit vœu de n'être jamais à d'autres qu'à vous; elle fit vœu de ne pas sacrifier le bonheur de ses jours à une fidélité romanesque pour un homme qu'on lui avoit donné pour amant sans consulter son inclination. Je résolus d'avouer à Sir George, s'il étoit nécessaire, la tendresse que vous m'aviez inspirée, & d'intéresser en ma faveur son estime & sa commisération, afin qu'il me dispensât de tenir un engagement qui me rendoit malheureuse.

Avec un cœur brûlant d'amour pour la vertu, & aussi jalouse que je la suis de ma réputation, quel sort cruel eût été le mien si je ne vous avois vu que lorsque j'eusse été l'épouse d'un autre?

Tel est le pouvoir de la sympathie qui nous unit, que cette vertu, ce sentiment d'honneur, ce puissant amour de la réputation qui agit si fortement sur les âmes sensibles & tendres, n'eût servi, au moins je le crains, qu'à

rendre plus vifs & plus cuisans les desirs d'un amour sans espérance.

Quel bonheur pour moi de vous avoir vu avant que mon état me fît un crime de vous aimer ! Je fremis d'horreur quand je pense aux maux qui me menaçoient si je vous eusse connu quelques mois plus tard.

Je reviens d'une visite que j'ai faite à quelques milles d'ici ; à mon arrivée je trouve une lettre de ma chere Miss Fermor : elle sera demain ici ; que je languis de la voir & de lui parler de Rivers !

L'on m'interrompt ; adieu !

Votre fidele

EMILIE MONTAGUE.

## LETTRE CLXXXIII.

A MISTRESS TEMPLE.

*Rose-bill, le 18 Septembre  
au matin.*

**J**E reçois dans ce moment la lettre de ma chere Mistress Temple : elle peut juger des transports de ma joie en apprenant l'heureux événement qu'elle m'annonce. Mon cher Rivers avoit sacrifié, à quelques égards, les de-

voirs de l'amour filial à l'excès de sa tendresse pour moi : ce sacrifice, je l'avoue, me faisoit une peine capable d'empoisonner les douceurs que je me flattois de goûter dans la société d'un homme aussi aimable. A présent je puis être à lui sans avoir la douleur de sevrer en aucune façon la meilleure des meres, des aïeules & des agrémens de la vie dont elle a joui jusques-ici.

Je serai certainement heureuse, ma chere amie, si l'extrême délicatesse de ma tendresse ne devient pas pour moi un tourment. La possibilité d'être un jour moins chere à mon amant me cause de vives allarmes. Je l'aime au point de ne pouvoir survivre à la perte de son affection. Il n'y a rien que je ne puisse souffrir pour lui ; chagrin, malheur, indigence, je puis tout supporter pourvu qu'il m'aime ; si je perds son cœur, je perds tout ce qui m'attache à la vie. Pourrois-je voir ces regards animés par le feu de l'amour, prendre le froid glaçant de l'indifférence ? Non, ma chere Lucie ; j'en mourrois de douleur.

Pardonnez, ma chere amie, l'excès de ma sensibilité : ayez de l'indulgence pour un cœur blessé par le trait le plus aigu de l'amour. Pourquoi craindrois-je ? fut-il jamais de tendresse égale à celle de Rivers ? Le caprice

peut-il faire changer un cœur comme le sien ?  
Je m'occuperai tous les jours de ma vie du  
soin de mériter son affection.

Je veux bannir à jamais de mon esprit des  
craintes qui l'offensent, & qui, si je m'y livrois,  
détruiroient le bonheur de ma vie.

J'attends à tout moment Mr. & Mistress  
Fitzgerald. Adieu ! Toute à vous.

EMILIE MONTAGUE.

---

## LETTRE CLXXXIV.

Au Capitaine FITZGERALD.

*Bellfield, le 17 Septembre.*

**V**ous dites vrai, mon cher Fitzgerald :  
l'amitié, comme l'amour, est plutôt un  
enfant de la sympathie que de la raison. Quoi-  
que produite par des qualités bien différentes  
de celles qui inspirent de l'amour, elle naît en  
un moment, comme lui. Elle aime la liber-  
té, comme lui, & la gêne la fait languir.

Ces deux affections ont encore cela de com-  
mun, qu'elles s'enflamment subitement, par une  
espèce de charme inexplicable & tout-à-fait  
incompréhensible, lorsque deux personnes,  
dont les âmes sont à l'unisson, se rencontrent  
l'une l'autre, quoi qu'elles puissent aussi se ren-

contrer souvent sans éprouver aucun de ces deux sentimens.

Il est donc ridicule aux autres de vouloir nous marquer les objets soit de notre amitié, soit de notre amour. Ni l'un ni l'autre ne se commande : notre choix doit être parfaitement libre si nous voulons être heureux en amitié comme en amour.

Une liaison indifférente, une simple habitude peut produire à la longue une estime froide & languissante; une affection réelle se fait sentir d'abord par une impression vive & subite. Le temps lui donne une nouvelle force à mesure qu'il fait connoître d'une manière plus intime le mérite de la personne qui en est l'objet; mais elle est l'ouvrage d'un moment, ou elle n'est rien.

J'ai éprouvé moi-même la puissance de cette sympathie par rapport à vous: j'avois la plus forte prévention en votre faveur, avant que je connusse combien vous étiez digne de mon estime. Votre air & vos manières honnêtes firent sur moi, au premier abord, une heureuse impression qui me porta à vous supposer des vertus dont je voyois l'auguste caractère empreint sur votre front.

Il n'est pas toujours sûr de se livrer avec tant de confiance au premier pressentiment.

## D'EMILIE MONTAGUE. 9

quoiqu'en général le visage soit un miroir fidele de l'ame.

Je compte me rendre à Londres dans quatre à cinq jours.

*A midi.*

Ma mere reçoit dans ce moment une seconde lettre de son parent, qui doit venir la trouver & lui proposer pour moi sa fille, avec vingt mille livres sterlings à la conclusion du contrat & promesse du reste de son bien à sa mort.

Comme le défaut d'Emilie, si toutefois l'amour peut lui en trouver un, est un excès de générosité romanesque, ce qui est le défaut des ames les plus pures, je desirerois de l'épouser avant qu'elle aît connoissance de cette proposition, de peur qu'elle ne s' imagine me donner une preuve de tendresse en voulant me rendre riche aux dépens de mon amour : ce qui seroit véritablement faire mon malheur.

Je vous conjure donc, vous & Mistress Fitzgerald, de rester à Rose-hill, & de l'empêcher de revenir en ville, jusqu'à ce qu'elle soit irrévocablement à moi. Notre parent peut avoir communiqué son dessein à des personnes moins prudentes que notre petite société, desorte que Miss Montague pour-



roit en entendre parler, si elle étoit à Londres!

Indépendamment de la juste crainte que j'ai de ses idées romanesques, j'ai trop de délicatesse pour ne pas desirer qu'elle ignore cette proposition, aux termes où nous en sommes ensemble : ce seroit comme si je voulois me faire un mérite d'un refus qui ne me coûte absolument rien.

Ce n'est pas à vous, mon cher ami, que je dois dire que les biens de la fortune ne sont rien pour moi sans celle pour qui seule je desirer une aisance honnête & proportionnée à son état. Vous connoissez mon cœur : il pense sur cela comme doit penser tout homme qui aime.

Je puis dire plus : sans mon mariage avec l'aimable Emilie qui mériteroit tous les trésors, si la fortune devoit aller de pair avec les qualités de l'ame, je ne desirerois pas un shilling plus que je n'ai. Tout m'est indifférent, excepté l'indépendance. Les richesses ne sont pas capables de me rendre plus heureux. Au contraire elles peuvent nuire à mon bonheur suivant le plan que je me suis fait, en me forçant de donner à des personnes indifférentes, que la fortune ne manque pas de rassembler autour de nous, suivant le train ordinaire du monde, des heures précieuses consacrées à l'amitié & à la tranquillité domestiques.

D'EMILIE MONTAGUE. 11

Je trouve mon revenu actuel suffisant à mes besoins, & justement proportionné aux desirs du sage; c'est avec sincérité & dans un esprit vraiment philosophique que je fais cette priere du Prophete Roi „ Ne me donnez ni pauvreté ni richesse”.

J'aime naturellement la médiocrité: j'ai toujours eu de l'aversion pour ces belles & brillantes perspectives de fortune dont se repaissent les ames vulgaires. J'aime les vallons: je n'ai jamais eu de goût pour les vues trop étendues.

Je hâterai mon retour le plus qu'il me sera possible; j'espère être lundi prochain à Rosehill. Je serai en proie à l'inquiétude la plus vive jusqu'à ce que Miss Montague m'ait promis irrévocablement sa foi.

Dites à Mistress Fitzgerald que je suis impatient de la voir & de lui baiser la main.

Votre ami

ED. RIVERS.

---

LETTRE CLXXXV.

Au Capitaine FERMOR.

*Richmond, le 18 Septembre.*

J'ARRIVE à Richmond après un voyage de quelques semaines: je suis charmé d'apprendre votre retour, & impatient de vous voir;

car je suis assez heureux pour n'avoir pas survécu à mon impatience.

Comment se porte ma chere petite Isabelle? Je l'aime plus que jamais; ne le dites pas au Capitaine Fitzgerald, il en seroit allarmé, je suis un rival redoutable, autant qu'on peut l'être à quatre-vingt ans.

Je vous suis extrêmement obligé, mon cher Fermor, de m'avoir fait connoître un homme aussi aimable que votre ami le Colonel Rivers.

Je commence à sentir que je deviens vieux; aussi je suis très reconnoissant des visites que me font les jeunes-gens, & je regarde toutes les nouvelles connoissances au dessous de trente ans, comme des acquisitions auxquelles je n'avois pas droit de m'attendre, & l'agrément qu'elles me procurent, comme un surcroît de jouissance propre à me consoler des inconvéniens inséparables de la vieillesse.

Vous savez que j'ai toujours fait beaucoup plus de cas des qualités personnelles que des avantages extérieurs & accidentels: ceux qui possèdent les premieres ont droit de s'en glorifier.

La jeunesse, la santé, la beauté, l'esprit, sont des biens réels, en comparaison desquels les richesses & les honneurs ne sont que des biens imaginaires. Je pense donc qu'un jeune-

homme qui rend visite à un vieillard, un homme en santé qui va voir un malade, un homme d'esprit qui passe quelques heures avec un sot; & même un homme d'une belle figure qui veut bien se trouver dans la compagnie d'un singe, leur font une grande grace, quelque différence qu'il puisse y avoir entre eux par rapport au rang & à la fortune.

Le Colonel me fit l'honneur de rester avec moi un jour entier, & je ne me rappelle pas d'en avoir passé souvent d'aussi agréables. Le desir que j'avois de faire honneur à votre recommandation flatteuse pour moi, & la grande envie que j'avois d'engager votre ami à multiplier ses visites, me firent oublier mon âge dans le dessein de le lui faire oublier, s'il étoit possible; & il vous aura dit sans-doute que la conversation fut vive & enjouée.

Je vous attends avec Mr. & Mistress Fitzgerald, me flattant que vous me ferez l'amitié de passer ici quelque temps.

J'ai le plus excellent vin du monde, & je le goûte aussi bien qu'à vingt-cinq ans.

Adieu! Je vous suis tout dévoué.

H——.

## LETTRE CLXXXVI.

Au Colonel RIVERS, à Bellfield, Comté de Rutland.

*Rose-hill, le 18 Septembre.*

MA lettre étoit partie, mon cher Rivers, lorsque j'ai reçu votre dernière.

La vive émotion que je ressentis & qui éclata malgré moi en voyant Sir George, lorsque vous vintes ensemble à Montréal, vous fait craindre que je ne l'aimasse : vous êtes jaloux de la rougeur qui me couvrit le visage, lorsqu'il entra dans l'appartement où j'étois : vous vous rappelez cette circonstance avec regret : vous vous persuadez en un mot qu'il y a eu un temps où j'avois quelque degré de tendresse pour lui ; & vous desirez que je vous dise quelle fut la cause de cette confusion sensible dont je fus saisie à sa vue.

Je me rappelle aussi bien que vous cette vive émotion : ma confusion étoit si grande que je ne pus la cacher ; mais, Rivers, Sir George étoit-il seul ? Avez-vous oublié qu'il étoit avec le plus aimable des hommes ?

Sir George étoit beau ; j'ai souvent admiré sa personne, je l'avoue ; mais c'étoit l'admiration que l'on donne à une belle sta-

D'EMILIE MONTAGUE. 15

tue. J'écoutois froidement son amour, je n'avois garde d'être émue en le voyant. Quand vous parûtes, Rivers, mon cœur trefaillit, je rougis, je pâlis; mes yeux s'attendrirent, j'étois éperdue, je tremblois, & chaque tremblement annonçoit le vainqueur de mon ame.

Nos amis viennent d'arriver: on m'appelle. Adieu! foyez sûr que votre Emilie n'a jamais soupiré que pour Rivers.

Je suis à vous sans réserve & pour la vie.

EMILIE MONTAGUE.

---

LETTRE CLXXXVII.

Au Colonel RIVERS, à Bellfield, Comté de Rutland.

*Londres, le 18 Septembre.*

JE reçois dans ce moment votre lettre: nous partons dans dix minutes pour Rose-hill, où je finirai celle-ci, voulant vous donner des nouvelles de votre Emilie.

Vous avez raison de vouloir tenir secrète la proposition qu'on vous fait: la circonstance vous en fait une loi: comptez sur notre discrétion; cependant je vous souhaiterois le bien, s'il étoit possible de l'avoir sans la personne.

Je ne vous ferai pas compliment sur votre

desintéressement dans cette occasion ; ce seroit vous offenser. Vous ne pouviez pas agir autrement. Vous êtes conséquent , & c'est tout.

Je serois assez de votre goût par rapport à la situation d'une terre : une maison enfoncée dans un bocage agréable , où la vue ne s'étend pas plus loin que la juste portée de l'œil , annonce un maître heureux dont les desirs bornés trouvent chez lui de quoi se satisfaire ; au lieu qu'une vue qui s'étend au loin marque un homme qui cherche le bonheur au delà de ses possessions.

J'aime la campagne : le goût des scènes & des amusemens champêtres est une inclination née avec nous. Après avoir cherché en vain le plaisir dans les ouvrages de l'art , nous sommes forcés de revenir au point d'où nous sommes partis ; nous ne trouvons de véritable contentement que dans l'aimable simplicité de la nature.

*Rose-bill , au soir.*

Je crains qu'Emilie ne sache déjà votre secret : elle n'a presque fait que pleurer depuis que nous sommes arrivés. Comme il est temps d'envoyer ma lettre à la poste, je vous dirai seulement que nous resterons ici jusqu'à votre retour que je vous conseille de hâter le plutôt

D'EMILIE MONTAGUE. 17

qu'il vous fera possible. Venez effuyer les pleurs  
de votre belle amante.

Adieu !

Votre ami  
J. FITZGERALD.

---

---

LETTRE CLXXXVIII.

Au Colonel RIVERS, à Bellfield, Comté  
de Rutland.

*Rose-hill, le 18 Septembre.*

SI je n'étois pas aussi sûre que je la suis de  
votre estime & de votre amitié, mon  
cher Rivers, je ne vous demanderois qu'en  
tremblant la grace que je vous prie de m'ac-  
corder.

Différons notre mariage de quelques jours,  
mais ne me demandez pas la raison de ce  
délai.

Vous avez toute ma tendresse, mon ame  
est entièrement à vous, vous m'êtes plus cher  
que la vie, je vous aime comme jamais fem-  
me n'a aimé, je ne vis, je ne respire que pour  
vous, je donnerois ma vie, s'il étoit nécessai-  
re, pour contribuer à votre bonheur.

Où trouver des termes capables d'exprimer



l'ardeur dont mon ame brûle pour le plus chéri des hommes? Comment le convaincre de mes sentimens, & que je souffre de me voir obligée de lui faire une demande à laquelle mon cœur répugne en m'en faisant un devoir!

Rivers ne peut douter de la tendresse d'Emilie: il n'en doute pas; je serois désolée, si je pouvois supposer qu'il en doutât un instant. Ce que je souffre dans ce moment est inexprimable.

Mon cœur est trop agité pour vous en dire davantage; je vous écrirai de nouveau dans quelques jours: peut-être serai-je alors un peu plus tranquille. Pour le présent, je suis si troublée que je ne fais ce que je voudrois vous dire. Mais je suis sûre que je vous aime, que je n'aime que vous, que vous ne sauriez concevoir, que je ne puis moi-même vous exprimer à quel excès vous m'êtes cher.

Adieu! Rivers, mon cher Rivers!

Votre fidele

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE CLXXXIX.

A Miss MONTAGUE à Rose-hill,  
Berkshire.

*Bellfield, le 20 Septembre.*

**N**ON, Emilie, vous n'avez jamais aimé : il y a long-temps que je suis choqué de votre tranquillité, je dirois presque, votre indifférence à l'égard de notre mariage. Je me serois allarmé de cette scrupuleuse délicatesse qui vous a fait quitter la maison de ma soeur, si l'amour n'avoit pas mis un bandeau sur mes yeux.

Fille cruelle ! je le répète, vous n'aimâtes jamais. Vous avez de l'amitié pour moi ; mais vous ne connoissez point cette passion ardente, ce tendre enthousiasme qui absorbe tous nos goûts, qui occupe toutes les facultés de notre ame : votre amour est dans l'imagination & non dans le cœur.

Les protestations réitérées de tendresse, qui remplissent votre dernière lettre, sont des aveux de votre indifférence. Vous dites trop souvent que vous m'aimez : cette envie inquiète de me convaincre de votre affection,

montre évidemment que vous sentez combien j'ai de raisons d'en douter.

Vous m'avez mis dans l'état le plus terrible : mille craintes , mille doutes , mille inquiétudes accablantes se succèdent tour-à-tour dans mon ame. Peut-être un homme plus heureux , ———

Non, Emilie, quoique hors de moi-même, je ne serai point injuste : je ne vous soupçonne point d'inconstance, je ne me plains que de votre froideur. Vous n'avez jamais senti cette vive impatience qui caractérise l'amour : si vous la connoissiez, vous ne condamneriez pas un homme; qu'au moins vous estimiez, à en souffrir les terribles tourmens.

Si vous avez une juste raison de différer notre mariage, pourquoi m'en faire un mystere? N'ai-je pas quelque droit de savoir ce qui me regarde de si près? Et quelle raison pouvez-vous avoir? n'êtes-vous pas maîtresse de vous même & de vos actions?

Ma chere Emilie, vous avez honte de m'avouer l'insensibilité de votre cœur. Vous croyiez aimer; vous vous trompiez, & vous n'osez convenir de votre méprise.

Il n'y a plus de raisons de fortune qui puissent vous porter à différer notre union; des propos vagues ne sont pas capables de vous faire re-

traçter une promesse, qui doit me rendre le plus fortuné des mortels. Si je possède votre cœur, je suis plus riche qu'un Monarque de l'Orient.

La vie étant aussi courte qu'elle l'est, ma très chere amante, il importe peu quel rôle nous y jouions. Est-ce la richesse qui fait le bonheur?

Les tendres affections sont les seules sources des vrais plaisirs. Les titres les plus grands & les plus respectables aux yeux de la raison sont les doux noms d'ami, d'époux & de pere. Rivers attend tout son bonheur de l'amour social.

Ma chere Emilie, vous n'avez qu'un seul moyen de me convaincre de votre tendresse. Je pars dans douze heures pour Rose-hill. Donnez-moi votre main au moment que j'arriverai, ou avouez que Rivers ne vous fut jamais cher.

Ecrivez-moi à la réception de celle-ci, & envoyez moi votre lettre par un Domestique à la maison de ma mere, à Londres : je ne puis supporter plus long-temps cette cruelle incertitude.

Il n'y a pas d'être sur la terre aussi malheureux que je le suis dans ce moment : jamais je ne connus aussi bien qu'à cette heure tout l'excès de mon amour pour vous. Emilie, il faut

ou que vous soyez à moi , ou que je cesse de vivre.

---

LETTRE CXC.

Au Capitaine FITZGERALD, à Rose-hill,  
Berkshire.

*Bellfield, le 20 Septembre.*

Vos soupçons étoient justes : ce que je craignois est arrivé. Emilie a sans doute entendu parler de la proposition que l'on a faite à ma mere pour moi, & par une vaine apparence de générosité tout-à-fait incompatible avec l'amour , elle veut différer notre mariage, jusqu'à l'arrivée de cet honnête parent qui vient si mal-à-propos troubler ma félicité.

Je suis excessivement choqué de la maniere dont elle m'écrit à ce sujet. J'ai déjà éprouvé , par rapport à Sir George Clayton , que ces sentimens portés à l'excès, ne sont point ceux d'un cœur véritablement épris. Je crains donc que cette démarche romanesque ne soit l'effet d'une insensibilité naturelle dont je ne la croyois pas capable ; & que son affection pour moi ne soit que de la pure amitié portée à un degré un peu plus vif que dans les

ames ordinaires : ce qui, je l'avoue, ne suffiroit pas pour contenter mon cœur. Je voudrois remplir, absorber, occuper, posséder toutes les facultés de sa belle âme; sans cela je ne puis être heureux.

J'ai trop long-temps permis à la prudence de différer mon bonheur : je ne puis plus vivre sans elle. Si elle m'aime, elle me donnera jeudi sa main.

Adieu ! je serai à Rose-hill presque aussitôt que ma lettre.

Votre ami ED. RIVERS:

---

## L E T T R E C X C I.

Au Colonel RIVERS, à Londres.

*Rose-hill, le 21 Septembre.*

**E**ST-IL possible ? Rivers peut-il douter de la tendresse de son Emilie ? N'ai-je pour vous que de l'estime ? Mes yeux ont-ils si mal rendu les sentimens de mon cœur ? S'ils ont pu vous tromper à ce point, ils ne méritent pas de voir la lumière.

Vous me reprochez de ne point partager votre impatience. Rivers, mon cher Rivers, ne voulez-vous rien accorder à la modestie & à la délicatesse de mon sexe ? Si vous pou-

viez voir ce qui se passe dans mon ame, vous cesseriez de m'accuser de froideur & d'insensibilité.

O mon cher amant ! avez-vous oublié ces précieux momens, où doutant des sentimens de votre cœur, mes yeux pleins de langueur vous faisoient un aveu si passionné de ma foiblesse ? où chacun de mes regards étoit un transport d'amour que je ne pouvois réprimer ? où enivrée du plaisir de vous voir, j'oubliois que j'allois être la femme d'un autre ?

Je ne vous en dis pas davantage : c'en est déjà trop à votre gré. La tendresse d'Emilie déplaît à Rivers : il se plaint qu'elle lui répète trop souvent qu'elle l'aime.

Je n'ai qu'un moyen de vous convaincre de mon affection ; je ne puis vous en donner qu'une preuve certaine. Je vous la donne cette preuve : je serai à vous quand il vous plaira, dût la perte de l'un & de l'autre être la suite de notre union. Tout est examiné, dès que votre bonheur en dépend : aucune considération ne m'arrête. Puis-je vous refuser quelque chose ?

Vous êtes l'arbitre de mon sort ; je n'ai de volonté que la vôtre. Je vous prie cependant de croire que j'ai eu de très fortes raisons de chagriner un instant un amant que je chéris plus

plus que moi-même : vous connoîtrez un jour jusqu'à quel excès je vous ai aimé.

Si l'on m'offroit l'alternative de régner sur l'univers ou sur votre cœur , je n'hésiterois pas un instant à vous sacrifier l'empire du monde entier, duisé-je même ne vous plus voir de ma vie.

Je ne conçois pas de bonheur égal à celui d'être aimée d'un homme , qui est à mes yeux le plus aimable de son sexe. Jugez de - là si c'est par légéreté ou pour une raison frivole que j'ai voulu différer un événement qui doit me procurer la douce satisfaction de mettre mon bonheur à faire le vôtre.

Je vous conjure seulement de ne me point demander le motif de ce délai que je desirois, jusqu'à ce que je juge à propos de vous le dire. Oubliez jusqu'alors, que j'ai pu vous faire une pareille proposition.

Ne me refusez pas , mon cher Rivers, cette preuve de votre complaisance, à moi qui ne fais rien vous refuser.

Adieu ! Toute à vous,

EMILIE MONTAGUE.



## LETTRE CXCI.

A Mifs MONTAGUE, à Rose-hill,  
Berkshire.

*Londres, le 21 Septembre,  
à deux heures après-midi.*

**P**OUVEZ-VOUS, mon ange, me pardonner l'excès de mon impatience, & l'attribuer à sa véritable cause, à l'excès de mon amour ?

Ai-je bien pu reprocher à ma chere Emilie, les douces expressions de sa tendresse ? Je suis un monstre de vous en avoir fait un crime ; je déteste le moment où ma main téméraire vous a écrit cette indigne lettre.

Soyez sûre que je me conformerai en tout à vos desirs : Il n'y a point de conditions que je n'accepte volontiers pour posséder la plus aimable des femmes.

Je suivrai de près le Domestique qui vous rendra ce billet : je serai à huit heures à Rose-hill.

Adieu ! ma très chere Emilie !

Votre fidele amant ED. RIVERS.

L E T T R E C X C I I I .

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, à Temple-  
house, Comté de Rutland.

*Rose-bill, le 21 Septembre,  
à neuf heures du soir.*

M A chere Emilie consent à me donner sa main : elle a hésité, elle a fait quelques difficultés; sa tendresse a enfin triomphé de toutes ses répugnances. Demain la plus aimable des créatures se donne à moi.

Nous partirons aussi-tôt après la bénédiction nuptiale, pour nous rendre chez vous, où nous arriverons le lendemain pour dîner. Ainsi je vous prie de différer le voyage que vous vous proposez de faire à Londres, jusqu'à la semaine prochaine, à la fin de laquelle nous irons à Bellfield. Le Capitaine Fermor & Mistress Fitzgerald viennent avec nous. La parente d'Emilie, Mistress H. . . . a des affaires qui l'empêchent d'être de la partie. M. Fitzgerald est obligé de rester un mois à Londres pour y conclure l'affaire de sa majorité.

Jamais Emilie ne m'a paru si belle ni si aimable que ce soir: c'est un mélange de pudeur & de tendresse répandu sur toute sa per-

sonne, & sensible dans toutes ses manieres ; qui la rend charmante au delà de toute expression.

Adieu ! je dois compte à l'amour de tous mes momens, & cette courte absence est un vol que je lui fais. Dites mille choses pour moi à ma mere & à Lucie.

Votre ami ED. RIVERS.

### LETTRE CXCV.

A Mr. J. TEMPLE, Ecuyer, à Templehouse, Comté de Rutland.

*Rose-hill, le 22 Septembre, à 10 heures.*

**J**E suis le plus heureux des hommes, mon cher Temple; Emilie m'a donné sa main. Qu'elle est aimable ! qu'elle est charmante ! Que ne puis-je vous peindre ses graces, son air décent, cette douce majesté que tempere un sourire semblable à celui des anges : ses yeux ont une tendre langueur, qui se sent & ne s'exprime pas ; ses joues ont ce rouge délicat de la pudeur & de l'amour le plus pur.

J'envie au Capitaine Fermor le bonheur d'être avec elle dans la même chaise de poste, & je crains de tenir mauvaise compagnie à Mistress

Fitzgerald, qui veut absolument que je sois son Sigisbée pour ce voyage.

Adieu ! nos chaises nous attendent.

— Votre ami ED. RIVERS.

---

LETTRE CXCV.

Au Capitaine FITZGERALD.

*Temple-house, le 29 Septembre.*

JE voudrois de tout mon cœur, mon cher Fitzgerald, que vous fussiez ici avec nous. Je regrette que tous mes amis ne soient pas témoins de mon bonheur.

Il me sembloit que ma tendresse pour Emilie étoit aussi grande que le cœur humain en est capable ; & il me semble à présent qu'elle s'accroît sans cesse : chaque moment la rend plus chère à mon cœur.

La délicatesse angélique de sa belle ame est inconcevable. N'eût-elle pas d'autres charmes, je l'adorerois pour cette seule qualité. Quel lustre la modestie donne à la beauté !

Nous allons demain à Bellfield. Je suis d'une impatience extrême de voir ma tendre amie dans son petit empire. La nombreuse compagnie que nous avons sans cesse chez Mr. Temple, commence à m'ennuyer : je ne voudrois

pas, pour toute sa fortune, être condamné à mener une pareille vie. Je veux être maître d'employer mon temps comme il me plaît : je soupire après l'ombrage frais de ma solitude, & les paisibles douceurs de l'amitié.

Que les hommes connoissent peu le véritable bonheur ! Les plaisirs dignes de nos desirs sont à la portée de tout le monde.

Insensibles aux jouissances réelles, nous allons chercher au loin ce qui est à côté de nous. Faussement persuadés que les richesses sont nécessaires pour nous rendre heureux, nous perdons en de vaines poursuites des heures précieuses faites pour jouir. Nous négligeons les plaisirs purs & innocens qui conviennent à la constitution de notre être, pour nous livrer à de vains projets d'établissement & de fortune que nous ne verrons jamais réalisés : ainsi s'écoulent inutilement des jours que les délices de la société devroient remplir.

Venez nous rejoindre, mon cher Fitzgerald. Il ne manque plus que vous pour compléter le petit cercle de nos amis.

Votre affectionné ED. RIVERS.

## L E T T R E C X C V I.

Au Capitaine FITZGERALD.

*Bellfield, le 3 Octobre.*

QU'IL y a de plaisir à obliger les personnes que l'on aime ! Je suis transporté de joie en voyant combien Emilie est enchantée des petits embellissemens que j'ai faits à son appartement. J'ai tâché de le rendre aussi gai, aussi riant que l'aurore d'un beau jour : on diroit qu'il a été orné par les mains de l'amour. Elle a une chambre à coucher, un cabinet de toilette d'un côté, & de l'autre un petit cabinet de livres dont je me suis interdit l'entrée. Je fais combien il y a de plaisir à avoir quelque endroit que l'on puisse dire être à soi seul, une espèce d'azile sacré où l'on puisse se retirer, loin de la société des personnes même qui nous sont les plus chères.

C'est un plaisir dont j'ai toujours joui presque depuis mon enfance ; aussi c'est un des premiers que j'ai voulu ménager à ma chère Emilie.

Je lui ai dit que j'espérois pourtant être quelquefois du nombre des confidens qu'elle admettroit dans cet appartement secret. Elle m'a

regardé avec un tendre sourire ; le sourire de l'amour, qui m'a causé un ravissement inconcevable pour quiconque n'est pas né avec un cœur aussi sensible que le mien.

Non, mon cher Fitzgerald, je n'avois pas encore été véritablement heureux jusqu'à ce jour. J'aimois, j'étois aimé : cet attachement réciproque dont je vous ai parlé, & que la mort seule put rompre, avoit des douceurs. Mais j'étois fâché que l'objet de ma tendresse eût perdu l'estime du monde, & cette idée suffisoit pour empoisonner mon bonheur.

Mon amante avoit mon estime, parce que je connoissois son cœur ; j'aurois voulu la voir également estimée des autres.

Avec Emilie, je jouis de cette satisfaction dans toute son étendue : elle est adorée de tous ceux qui la voient : tout le monde l'admire, l'estime & la respecte.

Elle semble ne priser l'admiration universelle qu'elle excite, qu'autant qu'elle flatte la vanité de son amant. Quelles délices de la voir, lorsque tous les yeux sont attachés sur elle, chercher les miens & s'y fixer avec une attention qui la rend insensible à tout autre objet, comme si tous les suffrages réunis ne valoient pas le mien au jugement de son amour !

Je goûte les douceurs de l'amitié aussi bien

que les plaisirs de l'amour. Si vous étiez ici, mon cher Fitzgerald, vous verriez le groupe le plus joli & le plus heureux qu'il y ait sur la terre : j'en excepte l'aimable Isabelle, dont l'enjouement naturel ne peut cacher le chagrin que lui cause votre absence.

Revenez, mon cher ami, hâtez-vous, & nous n'aurons plus rien à désirer.

Adieu ! Tout à vous.

Votre ami ED. RIVERS.

## L E T T R E C X C V I I .

Au Colonel RIVERS, à Bellfield, Comté de Rutland.

*Londres, le 8 Octobre.*

**V**ous êtes bien cruel, mon cher Rivers, de me faire une si vive peinture d'un bonheur que je ne puis partager. Vous me réduisez à la condition cruelle de Tantale.

Malgré ce dépit, je suis fâché de rompre votre joli groupe d'amis ; mais il est absolument nécessaire que le Capitaine Fermor & Isabelle reviennent immédiatement à Londres pour y arranger quelques affaires de famille qui doivent être terminées avant que je puisse conclure pour la majorité que j'ai en vue.



D'ailleurs, je ne me soucie guere de laisser plus long-temps Isabelle avec vous : elle me parle avec tant d'emphase de vos attentions & de vos complaisances pour *Mistress Rivers*, que je commence à craindre qu'elle ne me regarde comme un mari inattentif & indifférent lorsqu'elle reviendra.

Vous me paroissez en train non seulement de gâter votre femme, mais aussi la mienne, ce qu'il faut que je prévienne, tandis qu'il en est encore temps.

Dites mille choses gracieuses de ma part à vos Dames.

Adieu ! je suis pour la vie,

Votre ami J. FITZGERALD.

## LETTRE CXCVIII.

Au Capitaine FITZGERALD.

*Bellfield, le 12 Octobre.*

**V**OYEZ l'artifice ! Vous mériteriez, *Fitzgerald*, que je retinsse par force la charmante Isabelle, & j'en fais violemment tenté. Passe pour le Capitaine *Fermor* ; enlevez-nous tous les hommes, si vous voulez ; mais pour les femmes, je ne puis pas supporter la perte d'une seule, sur-tout du mérite de celle que vous reclamez.

Si je n'étois pas plus amant que mari, je ne vous répons pas que je ne prisse ma revanche.

Pour me rendre heureux, il faut me mettre au milieu d'un cercle de femmes aussi charmantes que le sont celles qui sont ici rassemblées avec moi, & chasser de la maison tous les autres hommes.

Je suis le plus grand monopoleur du sexe qu'il y ait : je le suis à un degré qui n'est pas supportable; en un mot je ne trouve de goût que dans le commerce des femmes : je préfère leur charmant babil à toute la raison & à toute la science du monde.

Je ne veux pas dire par-là qu'elles aient moins de bon sens que nous, ni qu'elles soient moins capables de science, ni même que le savoir convienne moins au sexe.

Au contraire, toutes les connoissances qui tendent à faire l'agrément de la société, à polir les mœurs, à rendre la vie humaine plus douce, me paroissent convenir particulièrement aux femmes.

Vous ne méritez pas une plus longue lettre.

Adieu ! Je suis toutefois sans rancune,

Votre ami ED. RIVERS.

---



---

 LETTRE CXCIX.

A MISTRESS FITZGERALD.

*Bellfield, le 12 Octobre.*

**J**E sens, ma chere Isabelle, combien je mé-  
 rite peu les louanges dont me comble  
 Rivers : elles ne m'en sont pas moins précieu-  
 ses. Il me flatte, & moins je suis digne de  
 ses flatteries, plus elles me font de plaisir,  
 parce que je les regarde comme des transports  
 aveugles de son amour, de cet amour qui peint  
 tout en beau, qui donne de la réalité aux  
 phantômes de l'imagination, qui transforme  
 les défauts en agrémens.

J'aime mieux être aimable à ses yeux qu'à  
 ceux de l'univers entier : ou, pour parler plus  
 exactement, pourvu que je continue à lui  
 plaire, l'admiration de tout l'univers est in-  
 différente pour moi : si j'ai soin de mes foibles  
 attraits, si je desiré d'être belle, c'est unique-  
 ment pour justifier la préférence qu'il m'a  
 donnée.

Que ces ombrages sont charmans ! qu'ils  
 ont d'attraits ! s'ils en avoient moins, la pré-  
 sence de mon bien-aimé les embelliroit.  
 Tous les objets me paroissent plus aimables  
 depuis l'heureux moment où je le vis pour la

première fois. Sa tendresse m'a donné une nouvelle existence plus excellente que celle que j'avois auparavant.

Vous avez bien raison, ma chère amie: le ciel nous destine au bonheur, même dans cette vie; & nous remplissons notre destinée lorsque nous sommes heureux sans nuire à la félicité d'autrui.

Nous lisons cette maxime dans le grand livre que la providence tient ouvert devant nous. La nature entière nous fournit, la terre s'embellit des plus vives couleurs, les animaux se jouent dans la campagne, les oiseaux forment dans les airs des concerts mélodieux. Livrons-nous à une joie innocente, c'est se conformer à l'ordre de la nature, & à la volonté de cet Être bienfaisant à qui nous devons l'existence.

Si le Créateur suprême eût voulu que nous fussions tristes & mélancoliques, il eût couvert la terre d'un crêpe noir, & non de cette agréable verdure, le symbole charmant de l'allégresse.

On m'appelle. Adieu! ma très-chère Isabelle.  
 Votre fidèle amie EMILIE RIVERS.

## L E T T R E C C.

Au Capitaine FITZGERALD.

*Bellfield, le 14 Octobre.*

**V**ous me flattez agréablement, mon cher Fitzgerald, par les louanges que vous donnez à Emilie. C'est à-présent qu'il faut la voir : c'est une sérénité qui enchante : chaque moment ajoute à ses charmes. Je suis étonné qu'un homme puisse la voir sans l'aimer.

Tout aimable qu'elle est, sa beauté est son moindre mérite : la finesse de son esprit, les belles connoissances dont elle l'a orné, la tendresse, la sensibilité, la modestie, la droiture ingénue de son ame, sont des qualités presque divines que l'on admire en elle.

Je n'ai jamais vu dans aucune femme ni dans aucun homme, tant de politesse avec une aussi belle simplicité de mœurs, elle a conservé cette candeur, cette innocence, cette pureté de sentimens, qui, comme des parfums subtils, s'évaporent aisément dans le grand monde.

Je la quitte souvent pour avoir le plaisir de la revoir : je fais de petites courses dans les en-

vions : ces courtes absences donnent une nouvelle vivacité à notre tendresse. Tout soin, toute pensée étrangère à mon amour, me quitte à la vue de ce temple de l'idole de mon cœur : Emilie vient au devant de moi : les graces l'accompagnent, le plaisir la précède ; ses yeux brillent d'un éclat plus vif quand j'approche d'elle ; elle reçoit mes amis avec les plus vifs transports d'amitié, parce que ce sont mes amis : j'envierois les égards qu'elle leur témoigne, si je ne savois pas qu'ils se rapportent à moi.

Elégante dans ses ajustemens, elle est au comble de la joie, lorsqu'elle s'apperçoit que sa parure me plaît. Ce qui me charme le plus, c'est sa tendresse pour ma mere, dont le cœur est partagé entre elle, Lucie & moi.

Mon bonheur surpasse toutes mes espérances. Un peu plus de fortune, & il ne me resteroit rien à desirer.

Ne croyez pourtant pas, mon cher Fitzgerald, que ce souhait trouble ma tranquillité : je suis assez riche pour moi-même, je le suis même assez pour Emilie ; l'amour qui occupe nos ames, nous rend insensibles au faste & au luxe. Mais je ne me trouve pas assez riche pour recevoir mes amis comme je le desirerois, ni pour jouir quelquefois du plaisir divin de faire des heureux.

Nous serons obligés, pour faire honneur à nos amis, & soutenir le ton de décence qui peut nous les conserver, d'être d'une attention un peu trop scrupuleuse sur la gestion de nos modiques revenus : notre affection mutuelle nous rendra cette tâche facile.

Mon ame est tellement possédée de cette charmante créature, que je crains de vous fatiguer, en vous parlant sans cesse de mon amour. Je veux m'étudier à réprimer les failles de ma tendresse, & vous écrire sur des objets ordinaires.

Je suis de plus en plus attaché à la façon de vivre que j'ai choisie ; quand j'aurois les richesses du Roi Attale, je passerois la plus grande partie de l'année à la campagne : j'emploierois ces biens uniquement à aggrandir ma maison pour la remplir d'amis.

Bellfield est dans une agréable situation ; quoiqu'il n'y ait rien qui approche de ces magnifiques scènes auxquelles nos yeux se sont accoutumés en Canada. La maison est sur le penchant d'une montagne, exposée au soleil du midi : au pied de la montagne, au delà du jardin, coule un petit ruisseau, qui semble se perdre vers la droite dans une petite île d'osiers, avec un pont rustique qui conduit dans une belle prairie, où paissent à présent de nombreux troupeaux.

Emilie fait des plans pour l'embellissement du jardin : elle en fera l'année prochaine un lieu de délices, un paradis digne de ses habitans fortunés. Elle a déjà formé des allées dans le bois, des bosquets fleuris, des boulingrains, & tous les embellissemens que le goût, conduit par l'économie, a pu inventer.

De mon côté, je fais le cultivateur, je plante des arbres dans les terrains qui me paroissent les plus convenables à leur espèce : & cherchant, en bon citoyen, à faire le bien public en faisant le mien, j'éleve des chênes, qui dans la suite porteront le tonnerre anglois dans les pays lointains.

Je crois qu'il n'y a pas de meilleurs citoyens, ni de meilleurs sujets que nous autres gentils-hommes de campagne, malgré notre passion pour l'indépendance.

Heureux à peu de frais, nous n'envions point le bonheur d'autrui. Nos vœux & nos occupations sont également utiles & agréables. Si nous cherchons à accroître notre fortune, c'est toujours par des moyens aussi avantageux à la patrie qu'à nous-mêmes. Nous ne formons point de projets d'ambition que l'honnêteté ne puisse approuver : nous ne portons point le gouvernement à servir nos desseins particuliers aux dépens du bien public,



Ce sont les prodigues, les hommes vendus au crime, ou bien ceux qui n'ayant rien, n'ont rien à perdre ni à ménager, qui deviennent des Clodius & des Catilina.

L'amour de l'ordre, ce goût de la beauté morale, si naturel aux hommes vertueux, élevés dans une aisance honnête, est le plus fort lien d'une soumission raisonnable.

En vain les esprits factieux emploieront - ils les plus vives déclamations pour aigrir & soulever un homme qui se sent heureux & tranquille : jamais ils ne lui persuaderont qu'il est opprimé.

Convaincu de l'excellence de notre constitution, dans laquelle la liberté & l'autorité royale sont pesées d'une main sûre, il ne cherchera point à renverser des bornes qui font la sûreté de l'une & de l'autre : il n'y la détruira pas sous prétexte de l'affermir : il ne portera point la coignée à l'arbre respectable qui lui prête son ombre favorable pour s'y reposer au sein de la tranquillité.

En un mot, je suis sûr, mon cher, que vous pensez avec moi, qu'un homme qui a du jugement, de la vertu, une aisance honnête, une vraie liberté, & une femme aimable qu'il adore, obéira gaiement à des loix qui lui assurent la possession de tous ces biens, & au

Prince sous la douce protection duquel il en jouit.

Adieu! Croyez-moi toujours sincèrement,  
Votre ami ED. RIVERS.

## L E T T R E C C I.

Au Capitaine FITZGERALD.

*Le 17 Octobre.*

J E sens plus fortement chaque jour, mon cher Fitzgerald, combien il est sage & avantageux pour notre bonheur, de ne point épuiser la sensibilité naturelle de notre cœur par une multitude d'intrigues galantes avant le mariage.

Temple aime ma sœur, il est heureux avec elle; son bonheur n'est pourtant pas de la même espèce que le vôtre & le mien. Lucie est belle, & il la trouve telle: elle est aimable, & il l'estime; il la préfère à toutes les autres femmes, mais il n'éprouve point cette délicatesse exquise de sentiment, ce fremissement voluptueux, cette vive sensibilité, qui font les délices de l'amour, & dont la privation n'est pas suffisamment compensée par les plus grandes richesses.

Son affection n'est que de la passion, & par

conséquent elle peut changer. La nôtre est une tendresse de cœur que le temps rendra sans cesse plus vive & plus agréable.

Le desir est la fièvre de l'ame; sa santé est cet état de tranquillité délicieuse, lorsque le cœur se meut d'un mouvement doux & uniforme, sans être violemment agité. Cette tranquillité se trouve seulement où l'amitié est la base de l'amour, où notre bonheur n'est ni une tâche ni une peine pour l'objet aimé, en un mot, dans un mariage d'inclination.

La passion est une tempête sur l'océan de la vie, & l'amour un vent favorable qui nous conduit au port du bonheur.

La dissipation & un cercle continuel d'amusemens chez soi, conserveront probablement à ma sœur ce qui reste de sensibilité au cœur de mon ami Temple; au lieu que son amour languiroit dans la retraite, qui a tant de charmes pour des ames comme les nôtres.

Vous l'avouerez-je, mon cher Fitzgerald? je crains que Lucie ne soit pas toujours aussi heureuse qu'elle l'est à-présent. C'en est assez sur un sujet qui m'allarme.

Adieu!

Votre affectionné

ED. RIVERS.

## L E T T R E C C I I .

Au Colonel RIVERS, à Bellfield,  
Comté de Rutland.

*Londres, le 19 Octobre.*

**R**IEN, mon cher Rivers, ne prouve mieux le prix de l'amitié, que l'envie qu'elle excite. Le monde nous pardonneroit tout autre avantage, tel que la fortune, le génie, la beauté, plutôt que celui d'avoir un fidèle ami. Toute ame intéressée conçoit un sentiment d'envie à la vue de ces liaisons intimes qui font le charme de la vie sociale, & dont nos petits préjugés ridicules nous empêchent de goûter les douceurs.

Ceux qui n'ont ni assez de sensibilité pour éprouver une affection si généreuse, ni assez de mérite pour l'inspirer, ne manquent pas de haïr les hommes plus heureux qu'eux à cet égard. Ils regardent un ami comme un trésor inestimable, mais hors de leur portée: ce qui leur donne de l'aversion pour tous ceux qui possèdent un bien auquel ils aspirent vainement.

Pour moi, j'aimerois mieux être mille fois la dupe des faux amis, que de renoncer à l'a-

mitié, dans la crainte de n'en point trouver de véritable.

Les dupes sont heureuses, au moins pendant un temps, au lieu que les cœurs froids, bornés, soupçonneux, ne connoissent point la vivacité des affections sociales, ni les plaisirs qui y sont attachés.

Notre bonheur semble suivre la proportion de notre confiance dans les vertus d'autrui : l'un diminue à mesure que l'autre s'affoiblit.

Le Lord Halifax, trop vivement frappé de cette basse jalousie, si humiliante pour la nature humaine, conseilloit à sa fille de n'avoit jamais de ces liaisons d'amitié, ou de ces *cordialités*, comme il les appelloit, parce qu'elles pouvoient lui attirer la haine & l'envie du monde. Ainsi, il aima mieux lui apprendre à être artificieuse, prude, intéressée, que de l'exposer à être dupe de son cœur.

Après la tendresse de ma chere Isabelle ; je ne fais rien qui me fasse tant de plaisir que votre amitié : je ne la donnerois pas pour les trésors du plus puissant monarque de l'Orient.

J'estime Temple, j'aime sa compagnie ; il est gai, il est amusant ; mais je ne me sens point pour lui l'affection que j'ai pour vous. Il me semble pourtant que vous n'avez pas sujet de

craindre pour le bonheur de votre sœur. Il l'aime; elle a un esprit qui fait se multiplier avec une agréable variété, de petits caprices qu'elle rend aimables & séduifans, & mille qualités de ce genre, qui attacheront plus un cœur tel que celui de Mr. Temple, que son mérite, ou même la beauté de sa personne.

Elle est belle, d'une beauté ravissante, plus belle que le cher objet de ma tendresse, & , si vous me permettez de le dire, plus belle qu'Emilie. C'est-à-dire qu'elle est telle aux yeux d'un peintre; car, pour un amant, il n'y a rien d'aussi beau que sa maîtresse.

Votre sœur est très aimable; mais je crois Isabelle mille fois plus capable d'exciter une passion; & , à parler suivant les principes d'une raison libre de préjugés, celle qui, *selon moi*, a l'art d'inspirer la plus forte tendresse, est, *selon moi*, la plus belle femme à tous égards. C'est dans cette foi que je veux vivre & mourir.

J'ai idée, Rivers, que nous serons toujours heureux vous & moi. Nous nous sommes mariés par une inclination fondée sur une sympathie réelle, par un goût vif mêlé d'estime. La délicatesse, la tendresse, la vertu de nos aimables compagnes, promettent d'entretenir la vivacité de notre amour.

○ Nous avons l'un & l'autre une extrême sen-

sibilité: nous aimons le commerce des femmes: nos cœurs n'ont point été gâtés par des liaisons indignes de nous.

L'on m'interrompt; & je suis obligé de vous dire adieu!

Votre ami

J. FITZGERALD.

P. S. Isabelle vous écrit. Je serai jaloux.

### L E T T R E C C I I I .

Au Colonel RIVERS, à Bellfield,  
Comté de Rutland.

*Londres, le 19 Octobre.*

**J**E meurs d'envie de retourner à Bellfield, mon cher Rivers; j'ai une belle passion pour votre petit bois: il est charmant pour un bois anglois, mais il n'approche pas de votre bois de Montmorenci; le cher petit Sileri encore —

Mais revenons aux bocages de Bellfield: votre petit bois a quelque chose d'enchanteur; sans parler des beautés de détail, le tout ensemble est très séduisant. Songez pourtant que je ne connois point de paradis terrestre sans un Adam; ainsi je menerai Fitzgerald avec moi la première fois que j'irai vous voir.

Ayant une aussi agréable retraite, qu'est-ce qui

qui pourroit desormais vous engager à affronter les périls du terrible océan pour retourner en Canada? Je suis étonnée de la folie des hommes qui s'exposent à la peine, à la misère, à la mort, qui courent le monde entier par avarice & par ambition, lors qu'un toît rustique, la douce haleine des zephirs, le murmure d'un clair ruisseau, un gazon fleuri, leur offrent chez eux les plus délicieuses jouissances.

Vous autres hommes, vous êtes des animaux voraces & féroces, avec votre esprit entreprenant & votre ambition absurde : il vous faut toujours plus de terre que vous n'en pouvez cultiver, & plus d'argent que vous n'en pouvez dépenser.

Cette poursuite continuelle des richesses, cette fureur d'accumuler dans laquelle on vous élève, corrompt vos cœurs, & vous ôte la moitié des plaisirs de la vie. Je ne serois cependant pas aussi libre dans mes réflexions sur votre sexe, si je n'en exceptois Rivers & *mio caro sposo*. Je l'ai souvent dit : vous avez tous les deux quelque chose de la sensibilité & de la générosité des femmes.

Savez-vous, mon cher Colonel, que je m'imagine que vous & Fitzgerald serez toujours d'heureux maris? Vous devrez ce bonheur en partie à vous-mêmes, en partie à vos



femmes. Vous avez l'un & l'autre une tendresse mâle, une vraie générosité qui vous portent à aimer des personnes qui vous ont confié leurs destinées, sans parler du petit avantage d'avoir épousé deux des plus aimables femmes que l'on puisse voir.

A parler en philosophe, vous ne pouvez pas dire, mon cher Rivers, que le feu de l'amour, comme le feu ordinaire, s'éteigne par trop, ou trop peu de nourriture.

A présent Emilie & moi, soit dit sans vanité, outre les agrémens de la figure, & une extrême sensibilité d'une espece tout-à-fait agréable, nous avons une juste idée des causes & des effets, une certaine pudeur naturelle, la réserve, la délicatesse d'une fille que l'on conduit au lit nuptial, qui, je me flatte —

M'entendez-vous, Rivers? pour moi je ne fais pas bien si je m'entends moi-même.

Quoi qu'il en soit, tout ce que je veux dire est qu'Emilie & moi, nous pouvons passer aisément pour les deux plus charmantes femmes qu'il y aît, & que l'homme qui nous quittera pour d'autres, perdra certainement au change.

Je crois Lucie aussi belle que nous, mais ses charmes n'ont pas un aussi excellent sujet sur qui opérer. Temple est aimable, d'une jolie figure, d'un mérite au dessus du commun,

& il l'aime; mais il n'a pas cette tendresse de cœur que j'admire dans deux jeunes hommes de ma connoissance. Il est riche aussi, mais qu'importe d'être riche ?

Certes, mon cher Rivers, il n'y a rien de plus absurde, ni de plus destructif du vrai bonheur, que les fausses notions que l'on donne aux enfans, de l'état du mariage. Si c'est une aimable fille, modeste, vertueuse, remplie de talens, on lui promet un époux riche avec un carosse à six chevaux : si c'est un jeune homme de mérite qui se porte au bien, on lui fait espérer une femme d'une fortune énorme.

La plupart de ces belles promesses sont ordinairement sans effet, & lorsqu'elles se réalisent, on n'a que la consolation de reconnoître, mais trop tard, que les objets après lesquels l'on soupiroit avec tant d'ardeur, ne sont réellement rien pour le bonheur.

Y a-t-il une reine sur la terre, la moitié aussi heureuse que les deux petites folles qui font le sujet de ma lettre, quoique mariées à deux pauvres diables tels que Rivers & Fitzgerald ? Non certainement.

Ainsi finit mon sermon. Adieu !

Votre très obéissante

H. FITZGERALD,

## LETTRE CCIV.

A Mr. J. TEMPLE, Ecuyer, Templehouse, dans le Comté de Rutland.

*Bellfield, le 21 Octobre.*

**V**ous riez de mon enthousiasme, mon cher Temple, sans considérer qu'il n'y a point d'ouvrage d'esprit, point d'effort de génie, d'imagination ni de cœur, sans une étincelle de ce feu divin.

Tout languit sans l'enthousiasme: le génie, la vertu, le plaisir, l'amour même. Tout ce qui embellit le cours de notre vie, ce qui épure nos goûts, ce qui exalte nos affections, ce qui élève nos pensées, a sa source dans ce principe vivifiant.

Je me fais gloire d'être enthousiaste en tout, & infiniment plus dans ma tendresse pour Emilie, que dans tout le reste.

Je suis un vrai Dom Quichotte en amour. Pour elle j'attaquerois des châteaux enchantés, pour elle je combattrais des géants.

L'insensibilité ralentit les ressorts qui font mouvoir le cœur humain: elle est ennemie des plaisirs, des richesses, de la gloire, en un

mot de tout ce qui peut nous attacher à la vie.

Vous me souhaitez plus de bien que je n'en ai : je vous fais gré de votre souhait ; mais c'est un point qui ne m'inquiete guere.

Ces favoris de la fortune, riches de plusieurs mille livres sterlings de revenus, & qui n'en ont pas encore assez pour satisfaire leurs vastes desirs, aspirent à de nouvelles richesses, & s'imaginent que sans elles, tout homme est malheureux : ils se trompent grandement.

La vraie béatitude est dans la médiocrité dont je jouis ; je suis d'une indifférence parfaite pour les plaisirs qui tirent leurs charmes, non du sein de la nature, mais de l'opinion, de la mode & du caprice.

Ma maison est beaucoup plus petite que la vôtre : elle est bien située & assez grande pour ma fortune ; l'appartement d'Emilie est surtout d'un goût élégant.

J'ai un équipage, non pour le faste, mais pour l'usage ; & mon aimable compagne le préfère avec moi au luxe, à la pompe, à la magnificence dont elle auroit pu jouir avec un autre.

Les fleurs de mon jardin sont aussi belles que celles du vôtre ; mes pêches sont d'un éclat aussi vif que les vôtres. S'il y a une rose plus vermeille que les autres ou d'une odeur plus

douce , s'il y a une pêche dont l'éclat annonce un goût plus exquis , je la cueille pour Emilie , elle la reçoit avec transport , comme un présent de l'amour.

A certains égards , nous sommes plus heureux parce que nous sommes moins riches. Notre médiocrité nous oblige à d'heureuses distractions qui nous éloignant de temps en temps l'un de l'autre , font le meilleur préservatif contre ce refroidissement qui naît de l'habitude d'être trop souvent ensemble , le seul inconvénient que l'amour fondé sur le goût & l'amitié doit craindre.

S'il dépendoit de moi de remplir mes desirs , j'ajouterois un peu à mon revenu , & cela plus pour l'amour des autres que de moi-même.

J'aime le plaisir , & je crois que nous sommes obligés en conscience de rendre la vie aussi agréable que le permettent nos devoirs envers les autres ; mais le philosophe amante du vrai bonheur , le cherche où il est , non dans la vaine satisfaction d'une vanité puérile , mais dans les affections naturelles au cœur humain , qui sont les seules sources raisonnables du plaisir réel.

Lorsque je me promène sous ces ombrages délicieux , avec ma chère Emilie ; lorsque je contemple ses beaux yeux qu'une langueur

naïve & sans fard attendrit; lorsque j'entends le doux son de sa voix; lorsque mille petites bagatelles qui échappent à tous les yeux, excepté à ceux de l'amour, trahissent les sentimens secrets d'un cœur, où la vérité & la tendre délicatesse ont fixé leur empire, je ne connois point d'Epicurien qui ne doive être envieux de mon sort.

Votre fortune, mon cher Temple, peut-elle faire plus que de vous rendre heureux? Si elle ne le peut pas, qu'ai-je besoin d'un surcroît de richesses? Croyez-moi, rien ne m'est plus indifférent que ce que vous me souhaitez; je suis dix fois plus ambitieux de former un joli parterre de fleurs pour mon Emilie.

Vous observez judicieusement qu'il n'y a rien de plus insipide que des femmes qui n'ont jamais vécu qu'avec des femmes: permettez-moi d'ajouter qu'il n'y a rien de si peu poli que des hommes qui n'ont jamais vécu qu'avec des hommes.

Le desir mutuel de se plaire, dans un commerce animé par le goût, réglé par la délicatesse & le sentiment de l'honneur, déploie avec avantage les graces de la figure & de l'esprit, & développe les douces affections de l'ame: il donne aussi les belles manieres, ce ton aisé, cette vivacité, & cet enjouement qui ne s'ac-

quiert que dans les cercles mêlés d'hommes & de femmes.

Souvenez-vous que vous nous avez promis, vous & ma chere Lucie, de dîner demain avec nous : c'est une petite partie de famille, pour procurer à ma mere le plaisir de voir ses enfans rassemblés autour d'elle, sans étrangers. J'ai conservé mes plus beaux fruits pour ce jour-là : nous prendrons le thé dans l'appartement d'Emilie, où nous dînerons aussi,

Adieu !

Votre ami

ED. RIVERS.

P. S. Je veux vous faire goûter demain de meilleur raisin que vous n'en avez à Temple-house. Vous vous imaginez, vous autres millionnaires, que vous avez seuls tout ce qu'il y a de bon : j'espere vous faire voir l'année prochaine que vous vous trompez en mille choses différentes. J'aurai des roses, des jasmins, des bocages parfumés, des — comme il n'y en a point. Vous verrez les prodiges qu'opérera le goût d'Emilie secondé de mon industrie.

## L E T T R E C C V.

A MISTRESS FITZGERALD.

*Bellfield, le 22 Octobre.*

**F**INISSEZ vite vos affaires, ma chere amie, & revenez à Bellfield. Nous sommes impatiens de vous revoir. Que vous êtes aimable, de nous amener Mr. Fitzgerald ! c'est ajouter à nos plaisirs : sans lui, nous ne possédons que la moitié de vous-même.

Je meurs d'envie de babiller avec vous : c'est peu d'être heureuse si l'on n'a pas une confidente de son bonheur, à qui l'on communique librement tous les transports de sa joie. Il me faut une amie comme Isabelle, à qui je parle sans cesse de ma tendresse & de mon bien-aimé, qui m'en parle sans cesse, qui me pardonne mes folies : il faut que je vous raconte mille petits traits de cette affection tendre & pure, vive & ardente, qui fait tout le bonheur de mes jours : il faut que je vous peigne les attentions délicates, les soins flatteurs de ce cher amant, mille fois plus tendre encore, plus prévenant & plus amoureux, depuis qu'il est mon mari.



Vous êtes la seule femme au monde à qui je puisse parler avec tant de confiance de l'amour de Rivers pour moi, sans vous offenser, parce que vous êtes la seule dont le bonheur égale le mien.

La tendresse & la délicatesse du cœur de Fitzgerald ressemblent parfaitement —

Pardon : l'on vient. Adieu ! pour un moment.

C'étoit Rivers qui m'apportoit un bouquet. Croyant que c'étoit ma mere, j'ouvre précipitamment : j'apperçois le Colonel, je me rappelle ce que je viens d'écrire, sa vue me couvre de confusion ; il sourit & devinant le sujet de mon embarras, il me dit : „ Je vous laisse , „ Emilie ; vous écrivez , & je vois à la tendre rougeur qui anime votre teint , que „ vous parlez de votre amant ”.

Je vous l'ai déjà dit, il ne veut voir absolument aucune des lettres que j'écris ; sa raison est qu'il perdrait trop en les voyant, parce qu'il gêneroit la liberté de ma plume lorsque je parle de lui.

Vous voyez combien je suis folle : ma tendresse est une extravagance : je vous ai prévenue, & vous m'avez promis de l'indulgence.

Rivers nous jettoit hier des fleurs, à Lucie & à moi, en nous promenant dans le jardin.

J'attrapai une violette, je la baisai par un mouvement involontaire, & la mis dans mon sein. Il s'en aperçut, & je vis dans ses yeux un sentiment délicieux qu'il n'est pas possible d'exprimer. Que ces petits jeux ont de douceurs ! que ces plaisirs, tout extravagans qu'ils paroissent, sont préférables à la joie brillante & pompeuse des cours !

Qu'il badine joliment ! Il met une grace infinie dans les moindres bagatelles : en quoi n'excelle-t-il pas ?

Comme les fleurs d'automne sont sur le point de passer, il a donné des ordres pour se procurer les plus printannieres : car il va au devant de tous les desirs de son Emilie.

Avez-vous jamais vu une aussi belle automne que celle-ci ? Riez, si vous voulez : je vous jure que je n'en ai jamais vu d'aussi agréable : une pareille saison me semble préférable au printemps. Il faut nous venir voir avant que le beau temps soit passé.

Je vais prendre l'air avec ma mere : Rivers nous accompagne à cheval. Vous ne sauriez vous imaginer jusqu'ou il porte les égards pour nous.

Adieu ! Ma mere me fait dire qu'elle est prête. Isabelle, ma chere Isabelle, aimez toujours

Votre fidele

EMILIE RIVERS.

## LETTRE CCVI.

Au Capitaine FITZGERALD.

*Bellfield, le 23 Octobre.*

UN auteur a dit: „ Le bonheur des hommes mes vertueux dans l'autre vie consistera à jouir de la société des esprits semblables „ au leur ”. Pourquoi ne ferions-nous pas tous nos efforts pour nous procurer dès-à-présent autant de ce bonheur que nous en pouvons goûter ici-bas ?

Ceci sert de préambule à une supplique que nous adressons au Capitaine Fermor, à l'aimable Isabelle, & à Mr. Fitzgerald, pour les prier très instamment de nous venir voir, sans délai, à notre petite ferme de Bellfield: nous ne recevons plus d'excuses; toutes vos affaires doivent être finies depuis le temps que vous êtes à Londres.

Je viens de faire une promenade dans le bois qui est derrière ma maison, avec Mistress Rivers, & ma chère Emilie. N'avez-vous point envie de le voir avant la chute des feuilles? Hâtez-vous, il va perdre ses agrémens avec sa verdure; bientôt son feuillage si agréablement varié, sera enterré sous la poussière.

L'automne seroit une charmante saison, si

elle ne nous annonçoit pas l'hyver qui approche à grands pas. La sérénité de l'air, la douceur du vent d'ouest, le mouvement des feuilles qui tombent, le bruit que celles qui couvrent déjà la terre, font sous nos pas, la variété de leurs vives couleurs, donnent à la campagne un certain air vivant & animé qui nous affecte d'une maniere tout-à-fait agréable.

Avouons aussi, en passant, que nous autres gens d'une imagination vive, nous avons de grands avantages sur les autres: nous ne nous bornons point aux scenes qui s'offrent à notre vue: le cercle des temps & des saisons est trop étroit pour fixer notre attention: J'ai déjà prévenu le printemps: voyez le chevre-feuille & la rose sauvage fleurir dans mes bosquets, & parfumer presque l'air qu'on y respire.

*A midi.*

Je reçois dans ce moment votre lettre.

Ce que vous me dites de Miss H.-- me fait de la peine. Sa trop grande simplicité lui a fait commettre des indiscretions dont il ne faut pas accuser son cœur.

Il n'est pas rare de voir les actions les plus innocentes, ou même les plus louables, blâmées par le monde: cependant, comme nous ne pouvons pas ôter aux autres les préjugés qui les dominant, la prudence veut que nous

les ménagions dans les choses indifférentes.

On doit suivre & respecter les coutumes, ainsi que les loix & la religion de son pays, lorsqu'elles n'ont rien de contraire à la vertu & à ce sens moral que le ciel a mis dans nos ames. Si elles leur étoient contraires, il faudroit avoir assez de générosité & de courage pour les mépriser.

Je pense avec vous, mon cher ami, que deux personnes qui s'aiment, non seulement se *paraissent* l'une à l'autre, mais sont réellement plus belles que le reste du monde ne les trouve.

Lorsque les amans se regardent, les yeux s'attendrissent imperceptiblement, le visage devient plus animé, un air de langueur touchante se répand sur toute la personne, ainsi le charme opere sur les ames sensibles.

Mon Emilie en est la preuve, & quelle douce preuve! Elle s'avance, belle comme le matin d'un beau jour, conduite par la main des Graces; elle apperçoit son amant, sa présence donne un nouveau lustre à sa beauté; un sourire involontaire annonce les transports de sa joie; une précieuse rougeur me peint sa vive tendresse qui fait la gloire de mon ame. Sa voix même, quoique naturellement mélodieuse, s'attendrit encore davantage lorsqu'elle me parle.

• Elle me demande si je veux l'accompagner

elle & ma mere; elles vont faire une visite à quelques milles d'ici.

Adieu! dites à la petite Isabelle que je baise tendrement sa belle main.

ED. RIVERS.

## LETTRE CCVII.

Au Capitaine FITZGERALD.

*A trois heures.*

**N**ous revenons de notre visite: il nous est arrivé une aventure que je dois vous raconter.

A environ six milles de Bellfield, à l'entrée d'un petit village, lorsque je pressois le pas un peu devant la voiture, un enfant beau comme un amour est sorti d'une petite maison sur la droite, & traversant le chemin en courant il est tombé presque sous les pieds de mon cheval.

Je suis sauté à terre; j'ai relevé l'enfant qui heureusement n'étoit pas blessé, & je l'ai reporté à la maison.

En entrant j'ai apperçu une jeune femme, habillée simplement, mais d'une figure aussi belle que distinguée: elle avoit vu l'enfant tomber, & sa frayeur étoit encore peinte sur son visage; elle l'a reçu de mes mains; elle le pressoit contre son sein, elle l'embrassoit,

elle l'arrosait de ses larmes, sans pouvoir dire un seul mot.

Pendant ce temps ma mere & Emilie sont arrivées, m'ont vu sur la porte de la maison, ont mis pied à terre, & l'humanité les intéressant pour l'enfant & pour celle que nous supposions être sa mere, elles n'ont pas voulu passer outre sans s'informer plus particulièrement de l'un & de l'autre.

Cette jeune paysanne paroissoit avoir vingt-un à vingt-deux ans, une beauté angélique, un air du monde que la simplicité de son habillement ne pouvoit pas déguiser : elle sembloit inquiète, pensive, agitée de quelque chagrin violent : cette sensibilité touchante nous prévenoit en sa faveur ; ses regards sembloient nous dire qu'elle étoit malheureuse, & qu'elle méritoit un meilleur sort.

Ses façons étoient respectueuses, mais aisées & sans contrainte, polies sans être serviles ; elle nous a témoigné combien elle étoit reconnoissante de l'intérêt que nous prenions à ce qui la regardoit, d'une maniere à nous convaincre qu'elle étoit digne de tous nos égards.

Cependant tout ce que nous voyions, l'extrême propreté de la maison, l'élégante simplicité de son petit jardin, la beauté de sa per-

sonne, celle de l'enfant, la délicatesse de leur complexion, sa politesse, son air du monde qui avoit de quoi nous surprendre dans une chaumière telle que celle du moindre laboureur, excitoient notre curiosité. Mais ni la bienséance, ni l'humanité, ni le respect qu'inspirent les personnes qui nous semblent malheureuses, ne nous permettoient de lui faire aucunes questions. Nous nous sommes retirés l'esprit plein de cette aventure, convaincus du mérite aussi bien que du malheur des habitans de ce toit rustique, & résolus de découvrir par tous les moyens possibles si leur infortune étoit de nature à être soulagée suivant la médiocrité de nos facultés.

Je vous avoue, mon cher Fitzgerald, que j'ai ressenti vivement, dans cette occasion, l'avantage des richesses. Je crois qu'Emilie avoit le même sentiment que moi, quoique sa délicatesse l'empêchât de le faire connoître à celui qui l'a rendue pauvre.

Nous ne parlons que de l'aimable inconnue. Emilie est résolue de l'aller voir demain au matin, sous prétexte de s'informer de la santé de l'enfant.

Je crains d'apprendre son histoire, car sûrement elle en a une. Qu'il seroit douloureux pour Emilie d'être instruite de ses malheurs,



de savoir qu'ils méritent une commisération qu'elle n'est pas en état de porter au point qu'elle voudroit!

Adieu! Je suis tout à vous,

Votre ami  
ED. RIVERS:

## LETTRE CCVIII.

Au Capitaine FITZGERALD.

*Bellfield, le 24 Octobre.*

**N**OUS sommes retournés à la chaumière; & nous en revenons plus convaincus que jamais, que cette aimable fille n'est point née dans l'état où elle se trouve; nous y avons passé deux heures, & nous avons si bien tourné la conversation que, malgré son extrême modestie, il lui a été impossible de ne pas se trahir. Il lui est échappé des traits qui décelent une éducation peu commune: elle parle correctement & élégamment, ses sentimens sont nobles sans affectation; nous avons parlé de livres, elle a dit peu de choses à ce sujet, mais le peu qu'elle a dit annonce un goût infini.

Quelque envie que nous eussions de savoir

sa véritable situation , afin de lui être utiles , si elle le mérite, la délicatesse ne nous a pas permis de lui témoigner, en aucune maniere, une curiosité qui auroit pu lui faire supposer que nous avions des idées defavantageuses à son égard.

Elle étoit singulièrement affectée de la tendre humanité qu'Emilie a montrée à l'occasion du danger que l'enfant courut hier, des caresses qu'elle lui a prodiguées, & de la maniere polie & affectueuse dont elle s'intéressoit en particulier à ce qui la regardoit. En effet Emilie lui a fait des offres générales de service d'un ton si honnête, & avec des ménagemens si engageans, qu'elle sembloit plutôt lui demander une grace que desirer de l'obliger.

Elle a remercié Emilie avec un air mêlé de surprise & de reconnoissance, qu'il est difficile de rendre avec précision: ses remerciemens avoient pourtant je ne sais quoi d'embarrassé qui m'allarme un peu. Elle a refusé absolument de venir à Bellfield; je ne sais que penser de ce refus.

Emilie fortement prévenue en sa faveur, répondroit de sa conduite sur sa propre vie, & moi, je vous avoue, que j'ai quelques doutes.

Quand je considère d'un côté l'inhumanité artificieuse des hommes livrés à leurs passions

& vendus au crime, & de l'autre, la générosité romanesque & la confiance trop crédule des femmes les plus aimables; quand je réfléchis que celles-ci aiment sans réserve, qu'elles s'imaginent follement que l'homme qui leur est cher a toutes les vertus, leur innocence ne leur permettant aucuns soupçons; quand je pense à la retraite actuelle de cette jeune personne, si peu convenable en apparence à son éducation, quand je contemple sa beauté, ses graces, cet air tendre & mélancolique, marque non-équivoque de la plus vive sensibilité; en un mot quand je vois l'enfant, & l'extrême tendresse qu'elle a pour lui, j'ai des craintes dont je ne suis pas maître.

Je suis aussi convaincu qu'Emilie, de la bonté de son cœur; je ne suis pas également certain que, par une suite de circonstances malheureuses, cette bonté-là même n'ait pas été la cause de son infortune.

Nous avons compagnie à dîner: je vais recevoir les dames: adieu! jusqu'à ce soir.

*A dix heures du soir.*

Il y a environ trois heures qu'Emilie a reçu l'incluse de la part de notre belle inconnue.

Adieu!

ED. RIVERS.

D'EMILIE MONTAGUE. 69

„ A MISTRES RIVERS.

„ MADAME,

„ Quoique j'aie toutes sortes de raisons de  
„ souhaiter que le malheureux événement qui  
„ m'a conduite ici, reste inconnu; cependant  
„ votre généreuse compassion pour une  
„ étrangere qui n'a d'autre droit à vos bontés  
„ que ses malheurs apparens, & dont la situa-  
„ tion suspecte pourroit lui faire tort dans  
„ un esprit moins noble que le vôtre, m'a dé-  
„ terminée à vous confier un secret que j'avois  
„ résolu de tenir éternellement caché.

„ La visite dont vous m'avez honorée ce  
„ matin, Madame, me remplit d'une tendre  
„ confiance en vous. J'ai lu, j'ai admiré dans  
„ vos yeux, un aimable combat entre le vio-  
„ lent desir de connoître la nature de mes cha-  
„ grins pour les adoucir, & la délicatesse qui  
„ vous a interdit toute question de peur d'allar-  
„ mer ma sensibilité & mon amour-propre.

„ Je ne risque rien de confier à un cœur  
„ comme le vôtre, des choses qui m'attire-  
„ roient mille reproches de la part du monde;  
„ reproches que je me flatte cependant de n'a-  
„ voir pas mérités.

„ Vous avez eu la bonté de dire qu'il y  
„ avoit quelque chose dans mon air qui an-  
„ nonçoit une naissance au dessus de ma situa-

„ tion présente. Il est vrai, Madame, j'ai le  
„ bonheur de ne point tromper votre généreu-  
„ se prévention.

„ Mon pere étoit un officier de famille &  
„ de mérite. J'étois encore enfant lorsqu'il  
„ eut le malheur de perdre ma mere. Il se  
„ chargea lui-même du soin de mon éducation,  
„ & jamais pere ne s'acquitta avec tant de  
„ bonté de ce devoir précieux : il me donna  
„ tous les talens, toutes les connoissances con-  
„ venables à mon sexe, & si je puis lui faire  
„ un reproche, c'est d'avoir plus consulté sa  
„ tendresse pour moi que sa fortune.

„ Comme il avoit quelque bien au delà de  
„ sa commission, l'amour paternel l'emporta  
„ dans son cœur sur la passion qu'il avoit pour  
„ sa profession, & quand j'eus atteint l'âge de  
„ quinze ans, il résolut de quitter le service,  
„ pour travailler plus efficacement à ma for-  
„ tune & à mon établissement ; mais tandis  
„ qu'il étoit en traité pour sa compagnie, une  
„ fièvre me l'enleva dans peu de jours. Je res-  
„ tai seule, orpheline, avec un peu plus de  
„ cinq cens livres sterlings dont j'entrai d'a-  
„ bord en possession suivant les dispositions de  
„ son testament.

„ Je sentoie trop vivement la perte que je  
„ venois de faire d'un si bon pere, pour être

„ affectée de toute autre considération. Avant  
 „ que je fusse assez à moi-même pour songer  
 „ sérieusement aux moyens de subsister honnê-  
 „ tement, une amie de mon âge que j'aimois  
 „ tendrement, qui retournoit alors chez son  
 „ pere, au nord de l'Angleterre, après avoir  
 „ passé quelques années à Londres pour y re-  
 „ cevoir une éducation convenable à son rang,  
 „ me pressa de l'accompagner & de passer  
 „ quelques années avec elle à la campagne.

„ Je trouvai dans ma chere Sophie toute la  
 „ consolation que pouvoit recevoir une afflic-  
 „ tion pareille à la mienne. Elle pressa son  
 „ pere de me retenir; voyant en effet que le  
 „ bonheur de sa fille dépendoit de ma compa-  
 „ gnie, il voulut que je restasse chez lui. J'y  
 „ vivois dans les tranquilles délices de l'ami-  
 „ tié, au sein de ces plaisirs innocens qui nous  
 „ rendroient trop heureuses si le cœur savoit  
 „ s'en contenter. Il y avoit trois ans que je  
 „ demeuroid avec Sophie, lors qu'un jeune  
 „ Baronet d'une figure aussi aimable que son  
 „ ame étoit noire, vint interrompre le cours  
 „ de notre félicité.

„ C'étoit au bal, que Sophie eut le mal-  
 „ heur de fixer son attention; elle étoit belle  
 „ sans avoir les traits réguliers, d'une taille  
 „ élégante, d'une complexion délicate: elle

„ avoit un air de jeunesse, de douceur, de sensibilité, de candeur & d'innocence qui sembloient ne devoir inspirer que des passions pures & innocentes comme elle, & qui auroient desarmé un cœur moins corrompu que celui d'un homme qui ne l'admire que pour la perdre.

„ C'étoit un bouton de rose que le soleil n'avoit point encore ouvert : elle n'aimoit point, parceque son tendre cœur n'avoit point trouvé d'objet digne de lui. Elle avoit l'ame desintéressée, jusqu'à un excès romanesque.

„ Son pere étoit en Hollande où la mort d'un parent l'avoit appelé pour recueillir le peu de bien qu'il lui avoit laissé. Ainsi nous étions seules, sans protection, livrées à une jeunesse sans expérience, maîtresses de notre conduite; j'étois l'aînée, & j'entrois dans ma dix-huitième année lorsque le malheureux sort de Sophie la conduisit au bal où elle vit pour la première fois Sir Charles Verville.

„ Il dansa avec elle, & tâcha de gagner son cœur par tous ces petits soins, & ces attentions flatteuses dont notre sexe crédule est si souvent la dupe. Il étoit tendre, timide, modeste, respectueux; il avoit les yeux toujours

„ jours fixés sur elle , & s'il rencontroit les  
 „ siens, il les baïffoit modestement, comme  
 „ s'il eut craint de l'offenser.

„ Je lui demandai la permission de venir  
 „ s'informer le lendemain de sa santé: il vint,  
 „ il fut charmant, poli, aimable, doux, ten-  
 „ dre, insinuant, avec cet extérieur gracieux  
 „ propre à embellir la vertu, ou à cacher la  
 „ laideur du vice; le voir & l'aimer étoit pré-  
 „ que la même chose.

„ Il demanda une seconde faveur: la grace  
 „ de continuer ses visites, ce qu'il obtint aisé-  
 „ ment. Pendant deux mois nous le vîmes  
 „ tous les jours: sa conduite n'avoit pas de  
 „ quoi allarmer le cœur le plus timide. Quelle  
 „ confiance ne devoient donc pas avoir deux  
 „ filles de notre âge, simples, sinceres, qui  
 „ n'avoient aucune connoissance du monde,  
 „ & si fortement prévenues en faveur d'un  
 „ homme dont la conversation & l'honnête-  
 „ té extérieure annonçoient une ame où ré-  
 „ gnoient toutes les vertus?

„ J'avoue en rougissant que la préférence  
 „ sensible qu'il donnoit à mon aimable amie,  
 „ fut la seule circonstance qui préserva mon  
 „ cœur d'un amour qui fit sa perte.

„ Il chercha à la séduire par tous les artifices  
 „ spécieux que le vice peut inventer pour trom-



» per l'innocence : son respect & son estime  
» sembloient égaler sa passion ; il lui parloit  
» d'honneur , de vertu , des délices d'une union  
» où l'on ne consulte que les tendres affections  
» de l'ame ; il desiroit le retour du pere de  
» Sophie , pour la lui demander en mariage ,  
» disant qu'il comptoit impatiemment les heu-  
» res d'une absence qui retardoit son bonheur ;  
» il engagea même mon amie à mander elle-  
» même à son pere ses assiduités & ses vues.

» Le cœur de Sophie , neuf en amour , se  
» livra avec trop de confiance & de vivacité  
» à un tendre sentiment : elle aimoit , elle ido-  
» latroit l'homme le plus vil , le croyant le  
» plus vertueux : elle se seroit fait un crime ,  
» un sacrilege , d'avoir aucune volonté oppo-  
» sée à la sienne.

» Après quelques mois d'une assiduité con-  
» stante , lorsque Sophie attendoit son pere  
» sous peu de jours , Sir Charles Verville dit ,  
» comme un mot échappé par mégarde , qu'il  
» desireroit avoir moins de bien afin d'être plus  
» sûr d'être aimé pour lui seul , puis il blâma cet-  
» te délicatesse qu'il attribua à l'excès de son  
» amour , & en protestant de mourir plutôt  
» que de soupçonner son amante d'aucune  
» vue intéressée , il souhaita d'être convaincu  
» que sa tendresse pour lui étoit sans réserve.

„ Cette fille innocente, généreuse, desin-  
 „ téressée, impatiente à l'excès de lui témoi-  
 „ gner la sincérité de son affection, donna dans  
 „ le piège que cet homme artificieux lui ten-  
 „ doit. Il lui en demanda une preuve qui la  
 „ conduisit à sa perte. Elle consentit à fuir avec  
 „ lui dans quelqu'endroit retiré, à vivre là quel-  
 „ que temps seule avec son amant, après quoi  
 „ il l'épouserait publiquement.

„ Il parut extasié de cet excès de complai-  
 „ sance, & pour mieux cacher ses cruels des-  
 „ feins, il fit semblant d'hésiter, il prétextra quel-  
 „ ques raisons de refus, parce qu'il savoit qu'el-  
 „ les piqueroient la générosité d'une ame in-  
 „ nocente, qui n'ayant point de méchanceté,  
 „ n'en soupçonne personne; desorte que par ses  
 „ indignes artifices il l'amena jusqu'au point de  
 „ se dévouer elle-même à l'opprobre & au plus  
 „ grand des malheurs.

„ Afin cependant de tenir cette démarche  
 „ aussi secrète qu'il étoit possible, car il affec-  
 „ toit d'être extrêmement jaloux de conserver  
 „ un honneur qu'il songeoit à sacrifier à sa pas-  
 „ sion, il fut convenu entre eux qu'il partiroit  
 „ immédiatement pour Londres, & qu'elle le  
 „ suivroit sous prétexte d'aller faire une visite  
 „ à une parente qu'elle avoit à quelques milles

» de cette ville. La grande difficulté étoit de  
» me cacher cette démarche.

» Jusqu'à ce moment, Fanny avoit été la  
» confidente de ses pensées les plus secretes ;  
» & je ne crois pas qu'il eût pu lui persuader  
» de me tromper, s'il n'eût pas commencé par  
» lui faire une fausse confiance, lui disant que  
» j'étois amoureuse de lui, & qu'il seroit aussi  
» cruel qu'imprudent de me confier un pareil  
» secret.

» Rien ne montre mieux l'empire tyranni-  
» que de l'amour, jusqu'à quel point il peut  
» aveugler l'ame & absorber toutes ses facul-  
» tés, que le déguisement dont Sophie usa  
» dans cette occasion avec l'amie la plus chere  
» qu'elle eût au monde.

» L'amour fait ce qu'il veut de nos cœurs !  
» je n'eus aucun soupçon de ce qui se tramoit,  
» ma Sophie me sembloit tranquille à son or-  
» dinaire. Elle m'envoya pour quelques se-  
» maines chez une parente. Sir Charles avoit  
» pris la route de Londres: je partis, & dès le  
» jour suivant, Sophie suivit son amant infa-  
» me, laissant deux lettres, l'une pour son pe-  
» re, l'autre pour moi, conçues de maniere à  
» nous faire croire qu'ils étoient mariés secré-  
» tement.

„ Quelle fut ma désolation , quel fut le cha-  
 „ grin de ce pere infortuné , en apprenant une  
 „ démarche si peu conforme aux leçons d'hon-  
 „ neur & de vertu qu'il avoit données à sa fil-  
 „ le ! Son caractere naturellement sévere le  
 „ porta à la bannir entièrement de son cœur ,  
 „ à la deshériter , & à donner tout son bien à  
 „ un neveu qui étoit encore à l'université.

„ Pour moi , je fus touchée de compassion ;  
 „ de tendresse & du chagrin le plus vif : j'allai  
 „ à Londres , je pris tous les moyens que la pru-  
 „ dence m'inspira pour découvrir sa retraite  
 „ sans publier sa honte. Mes recherches fu-  
 „ rent inutiles. Je la pleurois depuis près d'un  
 „ an , lorsqu'étant dans cette ville chez une  
 „ amie de ma mere , une servante , qui avoit  
 „ servi Sophie , me reconnut dans la rue. Je  
 „ l'arrêtai , elle me dit que Sophie étoit dans  
 „ la peine , abandonnée par son amant , au mo-  
 „ ment où son état exigeoit les plus tendres  
 „ secours.

„ Mon cœur fut ému , je la priai de me  
 „ conduire chez Sophie. J'y courus , je la trou-  
 „ vai dans un appartement assez misérable ,  
 „ dont la propreté seule pouvoit faire supposer  
 „ qu'elle avoit été plus heureuse autrefois. La  
 „ servante qui me conduisit la servoit encore ,  
 „ & m'annonça pour éviter l'effet d'une sur-

„ prise dans l'accablement où elle se trouvoit.  
„ Elle étoit dans son lit, pâle, maigre, te-  
„ nant entre ses bras l'aimable enfant que vous  
„ avez vu. Quoique je me fusse fait annoncer,  
„ elle ne put me voir sans altération. Je volai  
„ à elle, elle se leva sur son séant, se jetta à  
„ mon cou, & me tenant étroitement serrée  
„ malgré sa foiblesse, elle dit : ' Ma chere  
„ Fanny ! est-il possible ! ' & elle s'évanouit.

„ Nous eûmes de la peine à la faire revenir :  
„ elle reprit peu-à-peu l'usage de ses sens : elle  
„ parut un peu plus calme. Ses yeux étoient ten-  
„ drement fixés sur moi, elle serroit ma main  
„ dans les siennes, ses larmes couloient en si-  
„ lence, elle regardoit son fils, puis elle me  
„ regardoit : elle vouloit parler, l'extrême agi-  
„ tation de son cœur l'en empêchoit.

„ Je la priai de se tranquilliser, & lui promis  
„ de passer la journée avec elle. Je n'osai  
„ pourtant pas lui dire que nous ne nous quit-  
„ terions plus ; de crainte de lui causer une  
„ émotion trop vive pour l'état de foiblesse  
„ où je la voyois.

„ Je pris une chambre dans la même maison,  
„ déterminée à lui donner tous mes soins jus-  
„ qu'au parfait rétablissement de sa santé ; après  
„ quoi j'espérois que ma petite fortune & no-  
„ tre industrie pourvoiroient suffisamment à

„ nos besoins. Je passai la nuit auprès de son  
 „ lit. Elle eut quelques heures de repos, &  
 „ le lendemain elle parut un peu mieux; elle  
 „ me conta alors les particularités dont j'ai  
 „ déjà fait mention: seulement elle adoucit au-  
 „ tant qu'elle put la conduite barbare d'un  
 „ homme infame, dont je ne saurois prononcer  
 „ le nom sans horreur.

„ Elle eut un peu de fièvre après-midi; je  
 „ fis appeller un médecin, il dit qu'elle étoit  
 „ en danger; le mot me perça le cœur. La  
 „ fièvre augmenta, je ne la quittai pas un mo-  
 „ ment.

„ Le lendemain au matin elle me fit appel-  
 „ ler: je volai à son lit, elle me prit la main,  
 „ & me regardant avec une tendresse touchan-  
 „ te que je ne puis exprimer: 'Ma chere amie,  
 „ mon unique amie, me dit-elle, je me  
 „ meurs; le ciel vous envoie pour recevoir le  
 „ dernier soupir de votre malheureuse Sophie.  
 „ Je voudrois mourir avec la bénédiction &  
 „ le pardon de mon père: je n'aurai pas cette  
 „ consolation, je n'ose les demander!

„ La foiblesse de mon cœur m'a perdue;  
 „ celui à qui je me suis sacrifiée m'abandonne.  
 „ Il m'abandonne & j'aurois donné pour lui  
 „ mille vies, si je les avois eues: il me laisse  
 „ périr avec cet enfant, gage infortuné de

„ de mon amour & de sa passion. Je l'aime.  
 „ encore malgré son inconstance: ma tendres-  
 „ se n'en est que plus vive; & la douleur que  
 „ j'ai de le perdre me met au tombeau!

„ Sa voix s'affoiblissoit, elle garda un moment  
 „ le silence, puis elle reprit en ces termes:

„ 'Je vous en conjure, ma chere, n'aban-  
 „ donnez pas cet enfant. Je sens tous les in-  
 „ convéniens d'une pareille demande: je sens  
 „ à quoi j'expose ma tendre amie. Fanny, si  
 „ vous m'aimez, ne l'abandonnez pas: sauvez  
 „ ce cher enfant du malheur qui le menace  
 „ qu'il trouve dans vous une mere aussi tendre  
 „ & plus vertueuse que la sienne!

„ Je vous perds en vous confiant ce dépôt  
 „ infortuné; je le fais, hélas! qui aura donc  
 „ pitié de cet innocent?

„ Mon cœur étoit trop affecté, pour que je  
 „ puisse lui répondre: je pressois l'aimable en-  
 „ fant contre mon sein, je lui donnois mille  
 „ baisers, je l'arrosais de mes larmes.

„ Elle me comprit; un rayon de plaisir  
 „ brilla dans ses yeux. Je redoublois mes ca-  
 „ resses au tendre enfant que je tenois, elle  
 „ nous regardoit avec une affection touchante.  
 „ Alors, joignant ses mains, & adressant au  
 „ ciel une fervente priere, elle expira sans  
 „ pousser une plainte —

„ Je n'ai pas besoin, Madame, de vous dire  
 „ le reste. L'éloquence des anges ne seroit  
 „ pas capable de peindre ma douleur. Je voyois  
 „ mon amie, une des plus belles & des plus  
 „ charmantes personnes de son sexe, étendue  
 „ sans vie sur le lit de la mort, son cœur  
 „ trompé par l'ingratitude de celui qu'il aimoit,  
 „ sa réputation flétrie aux yeux du public, son  
 „ fils innocent devenu la victime de l'opprobre  
 „ de sa mere; & tous ces malheurs causés par  
 „ une sensibilité, le partage des plus belles  
 „ ames; par cette noble candeur, cette inté-  
 „ grité, cette généreuse confiance qui ne con-  
 „ noît point les soupçons.

„ Dans les transports de ma douleur je baisai  
 „ les levres livides de ma Sophie, je lui parlai  
 „ comme si elle eût pu m'entendre, je lui  
 „ promis d'avoir soin du tendre enfant qu'elle  
 „ m'avoit confié; qui me sourioit tendrement  
 „ & me ferroit avec ses petites mains, comme  
 „ s'il eût compris ce que je disois.

„ Dès que ma douleur fut assez calmée pour  
 „ me permettre d'écrire au pere de Sophie, je  
 „ lui mandai la mort de sa fille & tout ce  
 „ qu'elle m'avoit révélé avant de rendre le  
 „ dernier soupir: il eut la cruauté de refuser  
 „ de voir l'enfant.

„ Je dédaignai d'écrire au meurtrier de ma



„ chere amie: je me retirerai dans ce village;  
„ résolue d'y rester inconnue, de consacrer  
„ ma vie à élever cet aimable enfant, & de  
„ travailler pour fournir à notre subsistance,  
„ espérant que le ciel béniroit mon travail en  
„ faveur de la pureté de mes vues.

„ La fidele servante qui avoit été attachée à  
„ Sophie, témoin de tous ses malheurs, & de  
„ mon amitié, a voulu me suivre; nous tra-  
„ vaillons l'une & l'autre pour les marchandes  
„ de modes des villes voisines, & avec le peu  
„ de bien que j'ai, nous subsistons dans l'état  
„ que vous avez vu.

„ Je sens les conséquences de la tâche dont  
„ je me suis chargée. Je sais que je dois re-  
„ noncer au monde & à tout espoir de bon-  
„ heur: cependant je n'abandonnerai pas cette  
„ innocente créature, je ne tromperai pas la  
„ confiance de mon amie qui, en expirant, a  
„ paru se consoler de tous ses malheurs dans  
„ l'espoir que je voudrois bien servir de mere  
„ au fruit infortuné de sa foiblesse.

„ Vous avez eu la bonté de me faire des  
„ offres de services. Sir Charles Verville est  
„ mort. Une fièvre ardente, fruit de son in-  
„ tempérance, l'a enlevé subitement. Son fre-  
„ re, Sir William Verville, est un homme d'un  
„ tout autre caractère. Si le Colonel Rivers

„ pouvoit, par les connoissances qu'il a dans  
 „ le grand monde, faire parvenir jusqu'à lui  
 „ cette histoire, je ne doute pas que mon pe-  
 „ tit Charles ne pût espérer un sort plus heu-  
 „ reux que ma pauvreté ne peut le lui pro-  
 „ curer.

„ Votre générosité, Madame, me dispense  
 „ de vous en dire davantage : être malheureu-  
 „ se & ne l'avoir pas mérité, c'est un dou-  
 „ ble titre pour reclamer votre protection.

„ Vous êtes au dessus des vils préjugés du  
 „ vulgaire ; vous aurez pitié d'une victime  
 „ malheureuse d'un amour sans défiance : vous  
 „ détesterez la mémoire de son infame séduc-  
 „ teur : vous m'approuverez d'avoir rempli les  
 „ dernières volontés de Sophie, dont l'amitié  
 „ me faisoit un devoir, sans égard pour les  
 „ maximes intéressées du monde : vous vou-  
 „ drez bien employer votre crédit pour ren-  
 „ dre service à ce pauvre petit orphelin qui  
 „ vous a intéressé en sa faveur.

„ Il ne me convenoit pas, Madame, d'ac-  
 „ cepter l'honneur que vous m'avez fait espé-  
 „ rer de vous aller rendre mes devoirs à Bell-  
 „ field, jusqu'à ce que je vous eusse fait con-  
 „ noître ma situation, la naissance de cet en-  
 „ fant, & les événemens qui me retiennent

„ ici. Si vous approuvez ma conduite, je  
 „ m'estimerai heureuse d'être admise à vous  
 „ remercier vous, Madame, & le Colonel Ri-  
 „ vers, de l'intérêt que vous avez bien voulu  
 „ prendre au sort d'une infortunée qui, avant  
 „ toutes choses, devoit justifier à vos yeux des  
 „ apparences qui auroient pu vous la faire re-  
 „ garder comme indigne de vos bontés.  
 „ Je suis, Madame, avec le plus profond  
 „ respect & la plus parfaite reconnoissance,  
 „ Votre très-humble Servante  
 „ FRANÇOISE WILLIAMS. ”

Votre cœur, mon cher Fitzgerald, vous di-  
 ra ce que nous avons senti en lisant cette let-  
 tre. Emilie, dont le tendre cœur comparoit au-  
 tant aux foiblesses qu'aux malheurs d'autrui, ira  
 demain prendre cette fille héroïque & son  
 petit pupille pour les garder ici une semaine;  
 & nous verrons ce que l'on peut faire pour  
 eux.

Vous connoissez Sir William Verville: al-  
 lez le trouver, faites-lui lire la lettre ci-incluse:  
 c'est un homme d'honneur, & je suis sûr qu'il  
 prendra soin d'un pauvre orphelin qui, si son  
 pere n'eût pas été un monstre dénaturé, auroit  
 hérité des biens & du titre dont Sir Guillau-  
 me jouit à-présent.

Y a-t-il un affassin, un voleur de grand chemin, qui ne soit la probité même en comparaison de ce vil séducteur, de cette ame basse qui a si indignement trompé l'innocence d'une fille sans défiance? Qu'il est doux pour moi de penser dans ce moment que jamais personne n'a poussé un soupir de remords dont je fusse la cause!

Je plains la malheureuse victime d'une tendresse, estimable en elle-même, quoique sujette aux plus terribles conséquences lorsqu'elle n'est pas guidée par la raison.

Cet excès d'amour qui fait que les femmes se livrent sans réserve à la discrétion de l'objet de leur tendresse, doit être, pour les hommes, une double obligation d'agir envers elles suivant les principes de l'honneur le plus délicat.

Vertueux par décence & par une aimable délicatesse de sentiment, plutôt que par raisonnement & par principes, naturellement tendre, même jusqu'à l'excès, emporté par des idées romanesques, le sexe foible se laisse aisément séduire par tout ce qui gagne sa confiance & pique sa générosité.

La plume me tombe des mains; mon cœur est attendri à un point qui me rend incapable de quoi que ce soit.

De grace , ne tardez pas un moment d'aller  
trouver Sir Guillaume Verville.

Adieu !

Votre affectionné

ED. RIVERS.

## LETTRE CCIX.

Au Colonel RIVERS.

*Le 28 Octobre.*

QUELLE histoire tragique ! j'en suis également touché & surpris. Ma chere Isabelle a répandu des larmes de compassion sur le tombeau de la pauvre Sophie. Graces au ciel ! il y a peu d'hommes aussi méchans que Sir Charles Verville. Cette féroce insensibilité n'est pas dans la nature.

Le cœur humain a été créé foible & non méchant : il est avide de plaisir & de gain , mais ce desir est accompagné d'un sentiment de bienveillance qui l'empêche de chercher l'un & l'autre dans la ruine de nos semblables.

Rien n'est plus faux que de dire que nous sommes naturellement vicieux : la nature , il est vrai , nous porte à satisfaire notre amour-propre de quelque espece qu'il soit. Mais cet amour-propre n'est point un mal en lui-mé-

me, il ne le devient que par l'excès où il se porte, ou l'abus qu'on en fait.

Les passions malfaisantes ne sont point inhérentes à notre nature. Elles se forment pas degrés & naissent ordinairement du chagrin, de la misère, des espérances trompées. Un homme méchant est un caractère dépravé.

Combien cette malheureuse fille doit avoir souffert ! Il n'y a point de supplice pareil à celui d'un cœur vertueux qui desire d'agir d'une manière convenable à la dignité de son être, & que la passion emporte à agir autrement.

*A une heure.*

Je suis allé chez Sir William Verville : il est à Bath ; je lui écrirai ce soir, & lui enverrai la lettre de l'amie de Sophie ; vous aurez sa réponse aussi-tôt que je la recevrai.

Nous allons dîner à Richmond chez le Lord H——.

Adieu ! mon cher Rivers ; Isabellé se plaint de votre silence, vous n'avez pas répondu à sa lettre ; je vous croyois trop galant, pour négliger ainsi une femme dont la conversation vous flatta autrefois,

Adieu !

Votre ami  
J. FITZGERALD

## LETTRE CCX.

Au Capitaine FITZGERALD.

*Bellfield, le 30 Octobre.*

JE suis impatient de savoir ce que Sir William Verville vous répondra ; quoique je ne doute pas, mon cher ami, qu'il n'agisse comme il convient à un homme d'honneur. Nos villageois sont ici, & nous ne les laisserons point aller que leur sort ne soit décidé. Je n'ai point dit à Miss Williams, la démarche que je vous ai prié de faire pour elle.

Emilie est enchantée de cette aimable fille : je voudrois bien pouvoir la retenir, comme une compagne agréable de son âge & de son sexe, dont les idées sympathisent avec les siennes, & qui étant dans la même saison de la vie, voit les objets sous le même point de vue : c'est tout ce qui manque au bonheur d'Emilie.

Je ne puis parler de ressemblances d'idées, sans observer combien les vôtres sont exactement conformes aux miennes. Parmi le grand nombre de mes connoissances, je n'ai jamais trouvé d'esprit qui s'accordât si parfaitement avec le mien, que le vôtre, mon cher Fitzgerald : heureuse sympathie qui est un plus fort

lien pour l'amitié, que tout votre mérite sans cette conformité de caractères !

Oui, mon ami; l'homme naît vertueux, c'est mon sentiment comme le vôtre. L'éducation seule & le mauvais exemple nous rendent méchants.

Supposer les autres vicieux, c'est non-seulement le moyen de les rendre tels, mais encore une voie sûre de le devenir nous-mêmes.

Cette méthode d'éducation fautive & mal dirigée, qui nous donne des préjugés pour des vérités, fait de nous des bêtes farouches par rapport à nos semblables, plutôt que des frères unis par les liens communs de la société, & portés à procurer le bien général en cherchant à faire le nôtre.

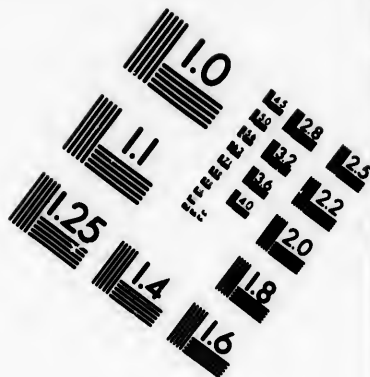
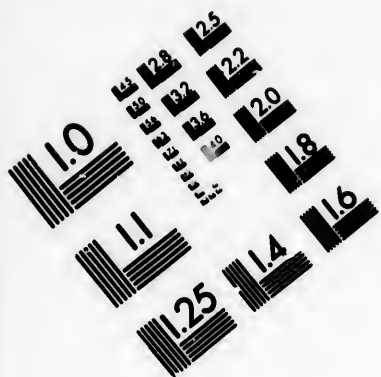
Il n'y a point de maxime que je crois plus vraie que celle-ci: „ Le véritable amour-propre est le même que l'amour social”: les passions qui font le bonheur des individus tendent directement au bien général de l'espèce.

L'Auteur bienfaisant de la nature a uni ensemble le bien public & le bien-être particulier: l'homme s'est efforcé en vain de les séparer; & ses téméraires efforts à cet égard ont presque détruit l'un & l'autre.

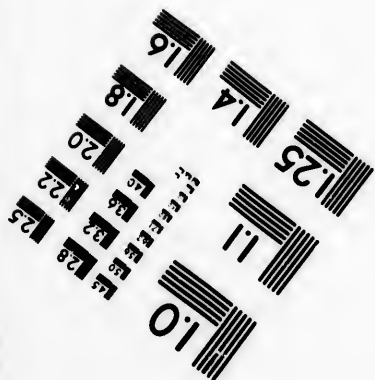
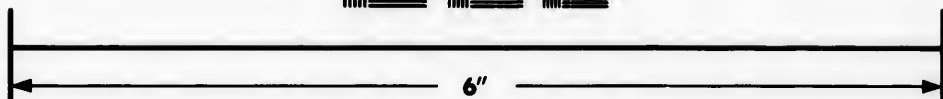
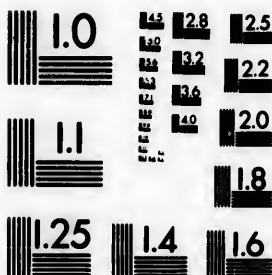
C'est un grand chagrin pour moi d'être obligé de dire que la législation de plusieurs







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
E 128  
E 132  
E 136  
E 140  
E 144  
E 148

10  
E 152  
E 156  
E 160

pays semble avoir pris à tâche de renverser cet ordre d'une sage providence, qui a voulu que nous fissions le bonheur d'autrui en travaillant au nôtre.

Nous en avons mille preuves sensibles; mais il n'y en a point de plus frappante, selon moi, que celle qui se tire d'un point qui intéresse également le bonheur & la vertu de presque toute l'espece humaine, je veux dire le mariage. La contrainte qui l'accompagne presque par-tout tend à encourager le célibat & le libertinage qui en est la suite fatale; à renforcer la tyrannie domestique, à soumettre les tendres & généreuses affections d'une jeunesse vertueuse à la direction des ames corrompues que l'avarice domine; à condamner les innocentes victimes du devoir, à une vie pleine de dégoûts, de froideur, peut-être de crimes; à rassembler les biens en un petit nombre de mains, ce qui est directement opposé à l'esprit de notre constitution; à favoriser cette inégalité excessive qui rend une partie des hommes malheureuse, sans ajouter au bonheur de l'autre; à détruire à la fois la félicité domestique des individus; à contredire la volonté de l'Être suprême qu'il a écrite en caracteres visibles dans le grand livre de la Nature, & à sapper les fondemens de la forme de gouvernement la plus parfaite qu'il y aît sur la terre.

La belle & longue période, tout-à-fait dans le style de Ciceron, dira votre chere Isabelle : il me semble la voir prendre ses tablettes & écrire Rivers pour une période d'un mille. Elle me permettra pourtant de continuer.

Les pere & mere ne font ordinairement attention qu'à l'égalité de fortune ; tandis que l'égalité d'âge, la conformité d'humeur, de caractère, des qualités personnelles, de la naissance, de l'éducation, de l'esprit, des sentimens, sont la base solide de ce goût vif, de cette tendre amitié, sans quoi cette union ne mérite pas le nom sacré de mariage.

On peut forcer une jeunesse timide & complaisante à se jeter dans les bras de la vieille & de l'infirmité. Un Lord peut engager la fille d'un bourgeois qu'il méprise, à réparer sa fortune en desordre, & l'éclat d'un titre peut flatter la vanité d'une jeune personne, au point de lui faire sacrifier des intérêts plus chers : des mariages de cette espece sont des prostitutions qui n'en sont pas moins honteuses, quoiqu'elles n'en portent pas le nom.

Les hommes, qui se marient par des motifs intéressés, sont inexcusables ; mais la modestie naturelle aux filles les met à cet égard dans la plus cruelle situation, en leur inspirant une fausse honte de refuser les personnes

que leurs parens leur destinent & leur présentent comme des objets dignes de leur tendresse.

J'aurois mille autres considérations à ajouter sur cette importante matière : la compagnie qui vient d'arriver m'oblige d'en rester-là,

Adieu ! Je suis pour la vie,

Votre ami

ED. RIVERS.

## LETTRE CCXI.

AU COLONEL RIVERS.

*Temple-house, le 1 Novembre.*

C'EST à tort, mon cher Rivers, que vous m'accusez d'une légèreté naturelle en amour & en amitié.

J'ai changé souvent d'amis, j'en conviens franchement ; mais ces changemens fréquens avoient moins l'inconstance pour cause, que la précipitation & l'indiscrétion avec lesquelles je m'étois livré à des personnes qui ne méritoient pas ma confiance.

J'eus toujours la folie de me laisser prendre à ces qualités brillantes & agréables qui séduisent au premier abord : ce fut là mon défaut ;

au lieu de donner la préférence au mérite solide à qui elle est certainement due.

Mon inconstance en amour a été un pur effet de ma vanité. Il y a je ne sais quoi de si flatteur dans la faveur générale des femmes, qu'il faut avoir une grande force d'esprit pour résister à cette espèce de galanterie qui nous la procure, quoiqu'elle soit incompatible avec le véritable bonheur.

J'avoue en rougissant que dans le commencement de mon mariage, ce desir puérile de faire des conquêtes me mit plus d'une fois en danger d'être infidèle à votre aimable sœur, quoique je l'adorasse sincèrement, & que j'eusse infiniment perdu au change; telle est la force impérieuse de l'habitude.

Je suis à-présent dans une parfaite sécurité; ma vanité a pris un autre tour: je me pique de conserver le cœur de la plus aimable des femmes; il est pour moi une conquête plus noble & plus précieuse que les faveurs de cent coquettes, qui seroient également flattées des égards & de l'admiration de tout autre homme, au moins de tout autre qui auroit l'avantage d'être aussi bien né.

Tout contribue à me retenir dans le vrai chemin de la félicité domestique: la manière de vivre à laquelle je me suis attaché, le genre de

mes occupations & de mes amusemens, votre amitié, votre exemple, votre société, & surtout la crainte de perdre votre amitié.

Qu'il y aît en moi un fonds de constance ; & le germe de cette vertu, j'en appelle à votre témoignage & à celui de votre aimable sœur. N'ai-je pas été votre ami presque depuis mon enfance ? Ne suis-je pas toujours l'amant de Lucie ? oui, je le suis à-présent plus que jamais. Elle est mon amie, ma compagne, ma confidente, aussi bien que ma tendre maîtresse ; son esprit, sa vivacité, ses connoissances agréables répandent la volupté sur des jours qui seroient ennuyeux avec une femme sans talens, fût-elle la beauté même.

Avec ma Lucie, la possession tranquille n'éteindra jamais l'amour : c'est toujours une nouvelle amante ; sa modestie, sa pudeur, sa pureté angélique, les graces naïves de son esprit, égales à celles de sa personne, m'inspirent toujours de nouveaux feux, & me font goûter de nouvelles délices.

Je sens, en la voyant, que si la beauté est la mere de l'amour, la délicatesse le nourrit.

Vénus lui a prêté son ceste, & partage avec elle la compagnie des Graces.

Toutes mes passions, tous mes desirs, tous mes sentimens sont à-présent réunis en un seul



point, comme les rayons du soleil se rassemblent au foyer d'un verre ardent.

Lucie est ici. Adieu! Il ne faut pas qu'elle sache toute l'étendue de son pouvoir sur moi.

Nous comptons que vous viendrez passer la journée de demain avec nous: nous aurons la semaine prochaine un petit bal masqué. Lucie veut consulter le goût d'Emilie, sur son habit de bal; nous devons l'ignorer vous & moi. J'ai prié Mr. & Mistress Fitzgerald d'être de la partie: j'enverrai la voiture de Lucie les chercher la veille, ou peut-être irai-je moi-même les prendre.

Adieu! Le plus constant de vos amis,

J. TEMPLE.

## L E T T R E C C X I I .

Au Capitaine FITZGERALD.

*Bellfield, le 1 Novembre.*

J'E reçois dans ce moment une lettre de Mr. Temple qui dissipe toutes mes craintes: il écrit en amant, il avoue que son cœur a couru des risques depuis son mariage; cet aveu est accompagné d'une franchise qui mar-

que mieux l'état actuel de son ame, que toutes les protestations qu'il pourroit faire.

J'étois inquiet pour ma sœur : cette inquiétude alloit jusqu'à troubler ma tranquillité. En Angleterre où les femmes mariées sont en général des modeles de vertu, il est d'une extrême conséquence qu'elles aiment leurs maris & qu'elles en soient aimées. Dans les pays où la galanterie est plus à la mode, cette affection réciproque n'est pas aussi nécessaire dans le mariage.

Temple rendra ma sœur heureuse tant qu'elle aura son cœur; si elle vient à le perdre, on doit tout craindre de la vivacité d'un caractère, qui ne pourra pas supporter un moment d'indifférence.

Il a cette chaleur de sentiment qui est le sol le plus convenable aux vertus, & par malheur le plus propre aussi à produire des indiscretions.

Les ames indifférentes, froides & sans passions, ressemblent à des terres stériles : les ames vives & animées sont des terres riches & fertiles, qui, avec une culture convenable, portent toutes sortes de fruits excellens, & rendent au centuple les semences précieuses qu'on leur confie; mais qui produisent aussi en abondance toutes sortes de mauvaises plantes, si on les néglige.

Le

Le malheur de mon ami Temple a été de perdre son père & sa mère lorsqu'il étoit encore enfant, & d'avoir été maître de lui-même & d'une fortune considérable à un âge, où l'on se laisse emporter à sa passion au delà des bornes de la raison.

Je suis le seul dont il ait jamais pu souffrir les avis, & heureusement pour Lucie, je conserve encore tout l'ascendant que l'amitié m'a donné sur lui dès le commencement.

Cet ascendant, dont je n'ai garde d'abuser, & l'attention extrême de Lucie à étudier ses goûts pour s'y prêter entièrement, & de plus les graces infinies dont la nature a orné son esprit & sa personne, fixeront son étoile errante; au moins il y a tout lieu de l'espérer.

Il m'écrit qu'il vous a invités, vous & Mistress Fitzgerald, à un bal masqué à Temple-house: nous serons bien charmés de vous y voir, & nous nous flattons de ce plaisir.

Vous ne dites pas si vous avez conclu pour la majorité que vous aviez en vue. Au cas que vos affaires vous rappellent incontinent à Londres, Temple vous y fera reconduire.

Adieu! Tout à vous,

ED. RIVERS.

P. S. On m'apporte dans le moment votre dernière lettre, Vous avez raison: notre

IV, Partie,

E

séjour en Amérique a fait tort à notre goût : nous avons une imagination bornée. Nous ne savons décrire que les simples charmes de la nature sans ornemens, & nous n'avons pas d'idée de la pompe fastueuse des pays de l'orient.

### LETTRE CCXIII.

Au Colonel RIVERS, à Bellfield,  
Comté de Rutland.

*Le 4 Novembre.*

SIR William Verville est de retour à Londres : je l'ai vu ce matin ; il a envie de voir l'enfant. Il me dit que son frere en mourant lui parla de cette déplorable histoire, avec toute l'amertume du remords, en le priant d'avoir soin de ce petit innocent, si on le retrouveroit. Sir Guillaume avoit fait plusieurs recherches, mais toujours inutilement : il s'estime heureux de l'avoir retrouvé, & plaint sincèrement la tendre & indiscrete Sophie.

Il parle de trois mille livres sterlings pour l'enfant, & veut se charger de le faire élever sous ses yeux.

Je lui ai parlé de l'amie de Sophie, qui a

sauvé l'enfant des malheurs qui le menaçoient, & j'ai eu le bonheur d'en être écouté favorablement.

Il m'est impossible d'être de votre mascarade : ce qui me fait beaucoup de peine. L'affaire est à sa crise, & je ne puis m'absenter dans ce moment décisif. Isabelle se flatte que Mistress Rivers voudra bien lui faire le détail de la fête, & la mettre dans le secret des habillemens des dames, quoique vous n'y soyez pas. Elle vous prie aussi de nous envoyer votre belle villageoise avec son petit orphelin : nous nous chargeons de les présenter à Sir William.

Je suis trop occupé pour vous en dire davantage.

Adieu ! mon très cher Rivers !

J. FITZGERALD.

## LETTRE CCXIV.

A MISTRESS FITZGERALD.

*Le 8 Novembre.*

**O**UI, ma chere Isabelle, la politesse est sans contredit une vertu morale. Nous sommes nées pour la société : nous ne pouvons trouver de bonheur réel que dans la société : d'où naît une obligation indispensable pour

chaque membre de cette société, de la rendre aussi aisée, aussi agréable qu'il le peut. Le moyen de remplir convenablement ce devoir social, c'est d'avoir pour les autres tous les égards qui s'accordent avec ce que nous nous devons à nous-mêmes. Ils nous rendront en respect ce que nous leur donnerons en civilité; mais l'impolitesse, & le manque de savoir vivre sont des défauts odieux à tout le monde.

Je languis de vous voir, ma bonne amie; le plaisir exquis que j'ai trouvé dans votre société me donne du dégoût pour tout ce qui s'appelle simple connoissance; quelque agréable que puisse être une compagnie, elle a peu de charmes pour moi si vous n'y êtes pas.

Qu'il est dangereux de se livrer aux délices de l'amitié! elles nous ôtent le goût des sociétés ordinaires. Cependant quels autres plaisirs méritent mieux ce nom? quels autres plaisirs sont plus vifs & plus délicats?

Je fais des préparatifs pour le bal masqué que Lucie nous donne le dix-huit, & je suis bien fâché que vous n'en puissiez pas être: j'aurai la moitié moins de plaisir.

Mon habit est simple & sans parure: c'est une jolie fantaisie; l'élégance & la propreté en feront tout l'ornement. Je serai en bergère françoise, Lucie en sultane toute brillante de diamans, ma mere en dame romaine.

L'EMILIE MONTAGUE. 101

A vous dire la vérité, le goût de Rivers a réglé le mien : je fais qu'il aime ces habits de bergeres, & tout ce qui peut me rendre un moment plus agréable à ses yeux, est un objet digne de toute mon attention.

Adieu !

Votre amie  
EMILIE RIVERS.

---

---

LETTRE CCXV.

A MISTRESS RIVERS, à Bellfield, Comté de Rutland.

*Londres, le 10 Novembre.*

EN vérité, ma chere, l'amitié est une belle invention : c'est de tous les sentimens, après l'amour, celui qui répand le plus de gaieté & d'agrément dans la société.

Cependant les vieilles prudes voudroient encore nous envier ce plaisir, tout innocent qu'il est.

Je me souviens que ma tante Cécile, qui est morte à soixante-six ans, sans avoir jamais ressenti un mouvement d'affection pour aucun individu de l'espece humaine, avoit coutume de me dire qu'une femme prudente & modeste n'aimoit qu'elle-même.

Pour moi, je pense que tous les tendres penchans du cœur doivent plutôt être cultivés & excités, que négligés ou étouffés; & que l'on doit toujours se montrer sensible au mérite de l'homme, tout méchant qu'il est.

Je vous aime très sincèrement, Emilie; mais la différence du sexe me semble rendre l'amitié plus piquante. La maussade pruderie qui nous défend ces sortes de liaisons nous prive des plaisirs les plus vifs & les plus innocens dont le cœur puisse jouir.

Le plaisir de plaire, toujours plus fort en nous lorsqu'il a pour objet un ami, est en lui-même une sensation voluptueuse.

Vous allez dire que je suis une coquette même en amitié, & vous pourriez bien avoir raison.

Je suis éperduement amoureuse de mon mari. Mon amour ne m'empêche pas de désirer d'être admirée des autres hommes; je suis aussi jalouse que jamais de leurs égards, de leurs attentions & de leurs complaisances. Je rends justice à votre aimable caractère, à votre jugement, à vos tendres sentimens pour moi; malgré cela, j'aime infiniment mieux la conversation de Rivers que la vôtre.

Les femmes ne peuvent guere décemment se dire des choses polies: si elles le faisoient,



leurs complimens seroient d'une fadeur insupportable; mais un ami mâle ——. C'est toute autre chose, ma chere, & dans le premier Traité de Morale que je composerai, ce chapitre n'aura pas moins de cent pages.

Observez, s'il vous plaît, que je ne trouve point du tout mauvais que vous ayez de l'amitié pour Fitzgerald. Je suis le meilleur caractère que l'on puisse voir, je n'ai rien plus à cœur que d'augmenter la somme des plaisirs innocens de mon mari.

A propos de plaisirs innocens, il me semble que votre charmante belle-sœur est une bonne politique. Elle appelle chez elle les jeux & les ris, pour ôter à son mari l'envie de les aller chercher ailleurs.

C'est une grande mortification pour moi de ne pouvoir pas être de votre mascarade. J'aime à la folie ces sortes d'amusemens, & j'ai un habit d'un goût propre à me faire honneur. Je suis tentée de m'échapper pour un ou deux jours.

Adieu!

Votre frere

IS. FITZGERALD.

## LETTRE CCXVI.

Au Capitaine FITZGERALD.

*Bellfield, le 12 Novembre.*

**D**ITES, je vous prie, à votre petite Isabelle, que je n'entends pas qu'elle gâte mon Emilie.

Je ne veux point de ces amitiés *mâles*, qui conviennent tout au plus à des femmes de la nature de la salamandre. Je me réserve à moi seul tous les tendres penchans d'Emilie, & j'envierois la moindre part dans son cœur, ou si vous voulez dans son amitié, même à un archange.

Cependant pour n'être pas trop sévère, car je ne veux pas que l'on me mette au nombre de ces prudes mauffades qui défendent toutes sortes d'inclinations aux personnes du sexe, je permets aux filles, de quelque rang, état, âge ou complexion qu'elles soient, de former des liaisons d'amitié avec des objets dignes d'elles.

Il fait un temps magnifique, quoique nous soyons au milieu de novembre; un vent d'ouest doux & sec, un air doux comme en avril, & un soleil presque aussi beau qu'en Canada.

Je me suis baigné aujourd'hui dans les eaux

pures d'un ruisseau que j'ai au bout de mon jardin, le même qui me recevoit dans son sein à cet âge où l'on ignore les soins & les soucis. Ce souvenir m'a fait un sensible plaisir: plaisir d'autant plus vif que mon esprit est à présent aussi gai, aussi tranquille qu'il l'étoit dans ces beaux jours d'allégresse & d'innocence.

De tous les préjugés, le plus fort & le plus charmant est celui qui nous attache au lieu de notre naissance. Agréable demeure! seul séjour du bonheur le plus vrai & le plus pur! Je me sens d'humeur à composer une hymne aux dieux domestiques. Nous les négligeons trop, ces aimables divinités, protectrices de nos jours; mais elles s'en vengent bien, car il n'y a de vrais plaisirs que sous leurs auspices.

Je ne sais comment cela se fait, mon cher Fitzgerald; mais il me semble que mon goût pour la campagne augmente au lieu de diminuer, malgré que la saison soit déjà fort avancée.

Le paysage me plaît, malgré les approches de l'hiver, & Bellfield a encore des attraits pour moi, quoiqu'il soit moins riant que lorsque j'y suis venu. Nous avons assez d'occupations champêtres pour nous amuser sans nous fatiguer. Nous avons une petite bibliothèque

choisie dont ma mere nous a fait présent : elle & Emilie sont les plus agréables compagnes qu'il y ait sur la terre : nous avons d'aimables voisines, d'un commerce aisé, & d'une fortune qui n'est pas supérieure à la nôtre, point essentiel auquel on devrait toujours faire attention quand on a dessein de se fixer à la campagne.

Les soirées commencent à devenir longues, elles n'en sont pas moins amusantes : j'aime les plaisirs de la table, non pour eux-mêmes, car personne n'est plus indifférent que moi pour la bonne chère, mais parce qu'ils entretiennent les affections sociales, excitent la joie parmi les convives, & qu'ils rendent les amis ainsi rassemblés extrêmement chers les uns aux autres.

Les soupers d'Emilie sont divins ; mais la médiocrité de nos revenus nous empêche de les multiplier autant que nous le souhaiterions : si j'étois riche, ce seroit-là ma folie.

Pour comble de félicité, Emilie se plaît dans la retraite où nous vivons, & met tout son bonheur à jouir de ma tendresse.

Nous sommes si peu seuls, que je trouve les momens où nous pouvons nous parler sans réserve, beaucoup trop courts. Quand je la quitte, je me rappelle toujours mille choses que j'avois à lui dire, mille nouvelles idées à

lui communiquer , & je suis impatient de la revoir, & d'ouvrir mon cœur sans contrainte à la plus aimable & la plus charmante des femmes.

Mon bonheur seroit complet, si je ne voyois pas quelquefois ses beaux yeux se couvrir d'un nuage de tristesse, qui se dissipe pourtant au moment qu'ils rencontrent les miens.

Nous allons chez Temple; la voiture est à la porte.

Adieu! mon très cher ami!

ED. RIVERS.

## L E T T R E C C X V I I .

Au Colonel RIVERS.

*Le 14 Novembre.*

**V**ous désapprouvez donc les amitiés mâles, mon cher Colonel; je vous supposois en général de plus justes notions des choses.

Nous avons raisonné plusieurs heures ensemble, Fitzgerald & moi, sur les mœurs différentes des François & des Anglois par rapport à la galanterie.

La grande question est de savoir si un homme est plus offensé par la conduite impruden-

te de sa fille, que par celle de sa femme, ou au contraire.

Il y a bien des choses à dire d'un côté comme de l'autre. Il y a du risque à souffrir la coquetterie soit dans une femme soit dans une fille; elle contribue pourtant aux charmes de la conversation, elle met de l'aisance, de la politesse & des graces dans la société; mais elle est dangereuse pour les mœurs.

Cependant les inconvéniens ne sont presque pas à craindre chez nous, où nos loix & nos coutumes ne peuvent avoir que les plus heureux effets, parce qu'elles favorisent les mariages d'inclination, les seuls qui puissent procurer un solide bonheur aux ames bien nées.

La coquetterie des filles a des vues qui s'accordent avec l'honneur, celle des femmes mariées n'a ordinairement aucunes vues; c'est une amufette pour passer le temps.

Quant à la galanterie réelle, les mœurs françoises gâtent l'esprit, au moins celui des hommes; les nôtres sont plus favorables à la paix des familles.

Vous voyez que je tiens admirablement bien la balance du raisonnement. Si pourtant vous me demandez mon avis, je pense que si l'affection seule formoit toujours les nœuds du

mariage, la galanterie seroit une chose inconnue aux femmes mariées.

La vanité & le luxe s'opposent à notre félicité, qui dépend absolument d'un mariage bien assorti. Cependant on fait ce choix important, par des motifs quelquefois plus indiscrets & plus légers, pour ne rien dire de plus, que ceux qui nous déterminent dans les affaires les plus ordinaires de la vie.

Je connois un homme qui se croyoit fort amoureux, & qui cependant différa d'épouser sa maîtresse jusqu'à ce qu'il fut en état de lui acheter une vaisselle plate.

Les mœurs modernes sont extrêmement préjudiciables aux tendres affections. Les amans de l'antique chevalerie n'avoient que des dragons ou des géants à combattre; les nôtres ont des monstres bien plus terribles à dompter, l'avarice & l'ambition.

Tout ce que j'ajouterai sur cet objet, c'est que le plus heureux couple que j'aie jamais rencontré, étoit un ministre de village avec sa femme, dont tout le revenu ne passoit pas cent livres sterlings.

Voilà, je crois, une assez jolie lettre dans le genre philosophique & *sentimental*, quoique d'un style un peu dur.

Tant pis pour vous, mon cher Colonel!

Vous méritez d'essuyer cette dissertation morale pour n'avoir pas répondu à une lettre divine que je vous ai écrite.

Les idées d'Emilie au sujet de son habit de masque me plaisent infiniment : elles prouvent que vous êtes encore amant & maîtresse.

Je me souviens que le premier symptôme de tendresse que j'ai senti pour Fitzgerald, fut une attention excessive à ma parure : j'essayai vingt coëffures différentes le jour que je l'attendois pour la première fois à Silleri.

Avant que de finir le chapitre de la galanterie, je dois vous dire que je vous fais un gré immense, à vous & à mon tendre époux, de n'avoir jamais parlé de vos exploits amoureux devant Emilie ni devant moi. Il y a dans cette discrétion, un raffinement de délicatesse qui nous prouve mieux votre tendresse, que tous les vœux & les sermens que les amans éperdus sont capables de faire.

Temple n'a pas eu les mêmes égards : il m'a souvent choquée par le récit de ses bonnes fortunes ; j'ai remarqué que Lucie n'en étoit pas plus contente que moi, quoiqu'elle n'en témoignât rien, par un excès de ménagement pour son cher Temple, à qui elle ne voudroit certainement pas faire la moindre peine. Au contraire, je l'ai vue sourire dans de telles oc-



caſions, mais ſes yeux preſque humides de pleurs étoient en contradiction avec ſa gaieté affectée.

Une femme qui n'a que de la vanité au lieu d'affection, doit entendre avec plaifir l'énumération de vos conquêtes paſſées, & les regarder comme des victimes immolées à la ſupériorité de ſes charmes: on a raifon de lui en faire l'hiſtoire, & même de l'embellir, ſi l'on veut. Mais ſi vous voulez flatter le cœur d'une femme qui vous aime réellement, & lui cauſer un tendre plaifir, oubliez vos intrigues paſſées pour ne lui parler que de l'amour dont vous brûlez pour elle; n'offrez jamais à ſon imagination le tableau des inclinations que vous eûtes autrefois: nous concevons aifément que vous ne nous apportez pas en mariage les prémices de votre cœur, mais nous n'aimons pas que vous nous rappelliez cette idée. Je puis me tromper, mais je parle d'après ce que je ſens.

J'aime extrêmement cette réflexion que j'ai lu dans un Roman François:

„ Un homme qui ne peut plus compter ſes  
 „ bonnes fortunes, eſt de tous celui qui con-  
 „ noît le moins les faveurs. C'eſt le cœur qui  
 „ les accorde, & ce n'eſt pas le cœur qu'un  
 „ homme à la mode intéreſſe. Plus on eſt  
 „ prôné par les femmes, plus il eſt facile de

„ les avoir , mais moins il est possible de les  
„ enflammer ”.

Je souscris à la vérité de cette pensée.

*A midi.*

Une lettre de votre sœur , qu'on vient de  
me rendre dans l'instant , m'apprend qu'Emilie  
est devenue une petite physicienne , qu'elle lit  
Ray , Derham , & cinquante autres auteurs su-  
rannés dont on n'a jamais oui parler , &  
qu'elle a sans cesse les yeux attachés au verre  
d'un microscope pour découvrir & admirer les  
merveilles de la création.

Combien le mariage rend les jeunes femmes  
studieuses & savantes ! j'espère qu'elle nous  
donnera de temps en temps un volume de ses  
découvertes.

Lucie me dit aussi que vous avez de petites  
querelles d'amitié avec Emilie , de ces petites  
agaceries amoureuses qui se terminent toujours  
de la manière la plus agréable.

C'est justement ce qui me manque avec Firz-  
gerald ; j'ai beau l'agacer , il ne veut point  
avoir de querelles avec moi. Le vilain petit  
mari ! je vous jure que ce n'est pas ma faute ;  
je lui en donne cent occasions par jour , il ne  
veut pas mordre à la grappe.

Shenstone dit spirituellement „ que la ré-  
„ conciliation est une des plus tendres parties

## D'EMILIE MONTAGUE. 113

„ de l'amour & de l'amitié : l'ame y déploie  
„ une sorte d'élasticité, comme un corps obli-  
„ gé de retrograder revient avec une nouvelle  
„ force”.

Qui ne voudroit se brouiller pour avoir le plaisir de la réconciliation? Je me fâcherai sérieusement contre Fitzgerald, s'il ne veut pas essayer cette douce méthode d'exciter la tendresse.

Dites à votre aimable sœur qu'elle ne sauroit avoir plus de chagrin que je n'en ai moi-même de ne pouvoir pas être de votre mascarade.

Adieu!

Is, FITZGERALD.

P. S. Ne pensez-vous pas, mon cher Rivers, que ce qu'on appelle un mariage de prudence est une chose affreuse, détestable? Il est certainement cruel que des pères & des mères enchaînent ensemble deux créatures innocentes dans une seule maison, contre leur gré, pour s'y tourmenter l'une l'autre, & se plaindre mutuellement d'un sort qu'il ne leur est plus permis de changer, tandis qu'elles auroient pu vivre heureuses sans cette union forcée.

Quand chacun choisit à loisir & à son

gré pour soi-même, le mariage est une béatitude ; je commence à croire que l'amour peut durer toute la vie.

Je me peins Fitzgerald & moi nous aimant toujours avec la même affection depuis ce moment passionné où je l'honorerai de ma main, jusqu'à cette tranquille vieillesse où nous dînerons vis-à-vis l'un de l'autre dans deux fauteuils, auprès du feu, retirés dans quelque terre, où il sera un grave juge de village, & moi, sa respectable femme, la bonne dame de la paroisse : car ce sera-là notre fin.

Après tout, je ne pense pas qu'il soit absolument désagréable d'être une vieille femme : ce que l'on perd en agrémens, on le regagne du côté de cette heureuse liberté que l'on a de faire & de dire tout ce que l'on veut. Adieu !

---



---

### LETTRE CCXVIII.

Au Capitaine FITZGERALD.

*Bellfield, le 16 Novembre.*

**M**ON parent, le Colonel Willmott, vient d'arriver des Indes Orientales, chargé de richesses, & plein de l'espérance de me donner sa fille en mariage,

## D'EMILIE MONTAGUE. 115

Ma mere a reçu ce matin une lettre de lui : il la presse instamment de ne pas refuser cet établissement; il met tant de chaleur dans ses prières, que je suis fâché pour lui de voir ses espérances trompées, & que je tâcherai de lui en apprendre la nouvelle avec tous les ménagemens possibles.

Il parle de se rendre à Bellfield mercredi, le jour même du bal masqué de Temple. Je resterai ici pour l'attendre, je tiens un domino prêt, & je le menerai à Temple-house.

Il ignore mon mariage & celui de ma sœur, & je crois qu'il est à propos de lui faire voir Emilie avant qu'il sache le mien. La meilleure maniere de refuser honnêtement son offre, sera de lui montrer l'aimable cause qui m'oblige à ce refus.

Je tâcherai de les faire converser ensemble au bal, je les mettrai l'un à côté de l'autre au souper, sans qu'ils se connoissent, ou se doutent de rien.

S'il la voit, s'il lui parle, sans être prévenu qu'elle est la cause qui fait échouer le mariage qu'il a en vue, il ne sauroit manquer de concevoir pour elle cette estime & cette admiration qu'il n'y a point de cœur assez sauvage pour lui refuser.

Sa fille a été élevée hors d'Angleterre, ce

qui me fait plaisir, parceque je puis la refuser sans choquer son amour-propre ni celui de son pere; au lieu que si nous nous fussions déjà vus, elle pourroit s'offenser de la préférence que j'ai donnée à une autre.

Elle n'est pas encore en Angleterre, mais on l'attend tous les jours. Au moment qu'elle arrivera, Lucie & moi nous irons la prendre pour l'amener à Temple-house. Je souhaite de la voir mariée à un homme digne d'elle. Le Colonel Willmott dit qu'elle est très aimable, ou plutôt qu'on lui a dit qu'elle l'étoit, car il ne l'a jamais vue.

Je voudrois bien qu'il fût possible de cacher à Emilie les propositions que me fait ce parent: ma délicatesse souffre de les lui apprendre moi ou ma famille; au moins si elle pouvoit en être instruite par quelque voie indirecte & ne m'en jamais parler.

Mistress Rivers se conduit comme un ange en cette occasion: elle est charmée que je n'aie consulté que mon cœur en me mariant, & parle d'Emilie comme d'un trésor infiniment au dessus de toutes les richesses de l'Inde. Elle ne souhaite pas même de me voir plus riche que je ne le suis.

Quand même je n'aurois jamais vu Emilie, je n'aurois point épousé ma parente, à moins que l'amour ne nous eût unis.

D'EMILIE MONTAGUE. 117

Ne croyez pourtant pas que j'aie ce mépris romanesque des richesses qui est pardonnable, j'ai presque dit convenable, à dix-neuf ans.

J'ai plus vu de monde, que l'on n'en a vu ordinairement à mon âge; j'ai vu les avantages de la fortune dans leur plus beau jour. Je suis convaincu qu'un honnête homme peut & doit travailler à faire son chemin dans le monde, par tous les moyens qui sont compatibles avec l'honneur & la probité: son bonheur réel en dépend.

J'ai toujours cherché à m'avancer, & j'en aurai toujours l'envie, sans jamais y employer des moyens bas & deshonnêtes, & le plus bas à mon gré est celui de vendre sa main en mariage.

Avec quelle horreur ne doit-on pas regarder un homme que l'on achette? Or un homme qui ne se marie que par des vues d'intérêt, est réellement un homme acheté, dans le sens le plus exact du mot.

C'est un esclave dont on a payé le prix, souvent trop cher, avec cette différence que son esclavage est de plus longue durée que celui des esclaves ordinaires qui coûtent moins.

Adieu! Je vous écrirai peut-être encore vendredi,

Votre ami  
ED. RIVERS

## L E T T R E C C X I X .

Au Colonel RIVERS, à Bellfield,  
Comté de Rutland.

*Londres, le 18 Novembre.*

**L**E Capitaine, bientôt le Major Fitzgerald, étant trop affairé pour vous écrire, me prie de tenir la plume pour lui.

Vos villageois sont arrivés; Miss Williams est d'une figure très intéressante, & le fanfan est un petit Adonis. Je souhaite qu'il soit meilleur que son pere, ou il fera un terrible ravage parmi le sexe.

Nous recevons dans l'instant votre lettre: je vous trouve bien singulier de blasphémer la plus belle saison de la vie, l'âge de dix-neuf ans, ce beau printemps de nos jours;

„ Cette jeunesse aimable, source délicieuse des  
 „ plus généreuses foiblesses, où l'esprit s'ouvrant à la vertu est aussi pur que la lumière du soleil, aussi clair que l'air, aussi doux que l'haleine des zéphirs, gai comme un pinçon, tendre comme un bouton de rose, & aussi fécond que le printemps.”

Vous voyez que je fais assez bien mon Shenstone. L'adorable auteur! Je le conseille à tous ceux qui sont malheureusement imbus



des principes détestables de cet amour-propre intéressé qui est la vertu de notre siècle corrompu.

Le seul moyen d'être bon, c'est de conserver toute sa vie les erreurs & les folies du bel âge, si pourtant on peut leur donner ce nom.

Quant à vous, mon cher Rivers, avec votre air de prudence & de connoissance du monde, permettez-moi de vous dire que vous n'êtes qu'un enfant à cet égard. Je n'en veux d'autre preuve que la joie que vous témoignez d'être marié à une femme de deux mille livres sterlings, tandis que vous auriez pu en avoir une autre de quarante mille.

Vous êtes un enfant, je suis une petite fille, & j'espère que nous resterons tels toute notre vie.

Savez-vous, mon cher ami, que je suis une élève des Muses, & qu'à dix-sept ans, je composois de fort jolies pastorales? Je me le rappelle avec d'autant plus de plaisir, qu'un vieux médecin m'a dit que c'étoit une marque non-seulement de longue vie, mais encore d'une longue jeunesse, ce qui vaut beaucoup mieux.

Il expliquoit ce présage par l'action & l'abondance de je ne sais quels esprits animaux

que je ne conçois pas bien , mais que vous comprendrez peut-être mieux.

J'aurois sûrement fait une dixième Muse ; si mon père n'eût pas voulu me servir d'Apollon , & voir mes productions à mesure qu'elles sortoient de ma verve : les Muses sont des filles honteuses qui ne peuvent pas souffrir qu'on les regarde.

Le génie est comme la sensitive qui se retire dès qu'on la touche.

Votre riche cousin est arrivé : j'espère qu'il aimera Emilie , & qu'il se souviendra que s'il eût de grandes obligations au père de *Mistress Rivers* , il n'en eût pas moins à votre grand-père.

Il pourroit , sans s'incommoder , sacrifier dix mille livres sterling pour égayer & embellir les petits soupers d'Emilie.

Adieu ! Sir William Verville dîne avec nous , je n'ai que le temps de faire une demi-toilette,

IS. FITZGERALD.

## LETTRE CCXX.

Au Capitaine FITZGERALD.

*Bellfield, le 17 Novembre  
au matin.*

LE Colonel Willmott m'a écrit à moi-même; j'ai reçu aujourd'hui sa lettre. Il ignore encore l'état de nos affaires domestiques: il me croit garçon & m'écrit comme à son gendre futur, ne faisant pas attention que je puis avoir d'autres engagements.

Il me fait son histoire en peu de mots: elle est tout-à-fait romanesque. C'étoit un cadet, & conséquemment sans fortune. A vingt ans il aima une jeune personne de famille, qui n'étoit pas plus riche que lui. Leurs parens qui avoient d'autres vues, firent partir le jeune homme pour les Indes Orientales, & la jeune lady resta chez une amie à Londres jusqu'à ce qu'il eut quitté l'Angleterre.

Ils trouverent pourtant le moyen de se voir avant son départ, & ils se marièrent secrètement. Le frere de la Demoiselle, ami intime de Willmott, fut seul dans le secret de ce mariage.

Il partit & confia sa tendre épouse aux soins de son frere, qui sous prétexte de dissiper sa

mélancolie & de guérir sa passion, demanda à son pere la permission de la mener avec lui en France, ce qu'il obtint.

Elle y accoucha de l'aimable fille que l'on me destine, & mourut à la suite de cette couche.

Son frere, sans révéler le mystere à sa famille, la fit élever comme la fille de son plus jeune frere qui venoit d'être tué dans un duel en France; ses parens, qui moururent quelques années après, ayant su au lit de la mort la véritable naissance de cette fille, lui firent un legs par leur testament.

Cependant le Colonel Willmott, après avoir essuyé divers malheurs pendant plusieurs années, durant lesquelles il eut soin d'entretenir une exacte correspondance avec son beau-frere, sans donner de ses nouvelles à aucune autre personne en Europe, a vu la fortune lui devenir favorable, & par une suite d'heureux événemens, il a amassé un bien considérable avec lequel il est repassé en Europe, ayant dessein de me donner sa fille en mariage, par reconnoissance pour mon grand-pere, le seul de toute sa famille qui lui ait témoigné de l'amitié en l'aidant de sa bourse, lorsqu'il quitta l'Angleterre pour s'embarquer. Il a écrit à sa fille pour lui communiquer son dessein, & lui

D'EMILIE MONTAGUE. 123

dire de le venir trouver à Londres : elle n'est pas encore arrivée.

*A six heures du soir :*

Mistress Rivers & Emilie sont allées dîner chez Temple, où elles doivent se masquer, pour me surprendre.

*A sept heures :*

Le Colonel Willmott est arrivé : c'est un bel homme , grand , bien-fait , avec un air de noblesse qui n'est pas ordinaire. Il est fort brun , & , ce qui plaira à Isabelle , il a le nez aquilin. On lui donneroit cinquante ans , quoiqu'il ne les ait pas. C'est l'effet du changement de climat : il nous vieillit toujours un peu.

Je lui ai offert un domino qu'il a accepté : il s'habille pour venir au bal avec moi : il ne convient pas que je le laisse seul. Il ne me reste que le temps de vous dire que je suis de tout mon cœur,

Votre ami

ED RIVERS,

---

 LETTRE CCXXI.

A MISTRESS RIVERS, à Bellfield,  
Comté de Rutland.

Londres, le 18 Novembre,  
à minuit.

**D**EVINEZ avec qui j'ai dîné & soupé aujourd'hui, chez un négociant de cette ville? Avec votre ancien amant, Sir George Clayton, toujours aussi gai & aussi amusant qu'autrefois.

Quelle agréable société vous avez perdue, ma chère Emilie! Il a été un peu déconcerté en me voyant: ma présence l'a fait rougir, mais il est bientôt revenu de son embarras, & a repris d'abord son air insipide & monotone, a fait l'agréable comme à son ordinaire, en fouriant & ricanant sans trop savoir pourquoi.

Il n'a pas fait la moindre mention de vous; j'ignore s'il se souvient encore de votre nom. Comme il demandoit à quelle santé l'on boiroit, j'ai dit malicieusement, à celle de Rivers; & il a bu cette santé, sans faire semblant d'avoir jamais entendu parler de cet homme.

Les *Misses* de la ville l'admirent prodigieusement, & en sont également admirées: elles

sont enchantées de sa beauté, il est enchanté de leur esprit.

Sa mere, la pauvre femme ! n'a pu lui faire épouser la riche héritiere dont elle parloit dans sa lettre : ce n'est pas que la famille n'y donnât les mains ; mais la belle n'avoit point de goût pour le Baronet ; elle a fait un meilleur choix, & la semaine derniere, elle donna sa main à un aimable homme de notre connoissance, Mr. Palmer, qui a de l'honneur, des sentimens, de l'esprit, & mériteroit qu'elle fût encore dix fois plus riche. Il a une petite terre dans le Comté de Lincoln, & sa maison n'est qu'à vingt milles de Bellfield. Il faut que je vous fasse faire connoissance avec *Mistress Palmer*.

Vous devez être à-présent la plus heureuse des femmes. *Rivers* trouve mille beautés nouvelles dans sa charmante bergere, & vous, vous triomphez en sentant le pouvoir de vos charmes ; vous vous glorifiez dans votre force.

Les vieilles filles de votre voisinage soupçonnent donc la conduite de *Miss Williams* ? Je m'en doutois bien.

Quelqu'un a dit, ou je l'ai pensé de moi-même, je crois pourtant que cette pensée est de *Shenstone*, qu'il n'y a point en général de vertus plus pures que celles qui ont essuié les

traits les plus cuisans de la médifance , comme nous voyons que les meilleurs fruits font ceux que les oifeaux ont becquetés.

Je conviens auffi que les apparences font un peu contre votre belle villageoife, & je pardonnerois volontiers les propos de ces bonnes vieilles médifantes, fi leurs foupçons avoient toujours quelques circonftances probables qui puffent les autorifer.

Mais en général elles condamnent trop légèrement, & quoi? de légères indiscretions, des riens. Elles jugent des caracteres, elles décident des réputations, d'après leur conduite, dans un temps où elles ont perdu le goût de la véritable convenance des chofes. Elles condamnent la jeunefse pour de petites fautes, tandis qu'elles devroient lui favoir gré de n'en pas faire de grandes: car enfin il y a moins de foibleffe à commettre des fautes légères, que de fageffe a en éviter de plus confidérables.

Pour moi, je penfe que celles qui n'ont jamais commis d'indiscretions, n'ont qu'une foible vertu.

La ligne ondoyante eft la mefure de la beauté morale, comme celle de la beauté du corps.

Adieu! Je fuis pour la vie,

Votre affectionnée

Is. FITZGERALD.



D'EMILIE MONTAGUE. 127

P. S. Tout ce que je puis dire c'est que, si l'imprudence est un péché, vous devez prier le ciel d'avoir pitié de votre pauvre petite Isabelle. Sur ce principe, Sir George seroit le plus vertueux des hommes. Je ne pense pas que vous accordiez jamais cette assertion.

---

LETTRE CCXXII.

Au Colonel RIVERS, à Bellfield, Comté de Rutland.

*Londres, le 19 Novembre.*

**V**ous avez raison, mon petit Rivers: j'aime infiniment plus votre cousin le Colonel Willmott, avec son nez aquilin qu'avec tout autre, fut-ce celui de l'Apollon du vatican. Je n'en ai jamais vu de pareil sur le visage d'un sot.

Je le trouve fort heureux à son retour des Indes, d'être d'abord introduit dans une société de jolies femmes. Cela s'appelle véritablement se nourrir au milieu des lys.

Fitzgerald dit qu'il seroit jaloux de lui, craignant qu'il ne lui enlevât votre estime, s'il avoit quinze ans de moins; mais qu'heureuse,

ment les amitiés sont plus fortes où il y a égalité d'âge, parce que les personnes qui sont dans la même saison de la vie, ont la même façon de penser, & voient les objets sous le même point de vue.

Chaque âge a une suite particulière d'idées; & nous sommes fort inclinés à croire que les autres ne peuvent avoir raison qu'autant qu'ils sont du même avis que nous.

Vous voyez comme je retiens bien les maximes & les sentimens de mon tendre époux: n'est-ce pas une belle preuve de mon affection pour lui?

Parlons d'affaires. Sir William Verville est enchanté de son petit neveu. Il a promis de lui assurer trois mille livres sterlings, comme il avoit déjà dit. Il donne à Miss Williams une pension viagère de cent livres sterlings, reversible à l'enfant après sa mort, & qui doit être employée à son éducation.

Je meurs d'envie de savoir si votre Colonel des Indes Orientales aime mon Emilie.

Vous aurez la bonté de nous dire tout.

Adieu!

Is. FITZGERALD.

## L E T T R E C C X X I I I .

Au Capitaine FITZGERALD.

*Temple-house, le Jeudi, à  
onze heures du matin.*

**N**OTRE mascarade de la nuit dernière a été des plus amusantes : je n'ai jamais rien vu de pareil dans Londres.

Temple a du goût, & il n'a rien épargné pour rendre la fête complete. La décoration du grand salon étoit d'une magnificence de prince.

Emilie étoit une jolie bergere, la plus belle qu'il fût possible de voir. Son habit lui convenoit d'autant mieux qu'il ne sortoit pas de son caractère naturel : sa beauté n'a jamais paru avec autant d'avantage.

Elle avoit la simplicité naïve d'une bergere de quinze ans ; je me suis cru transporté, en la voyant, dans les vallées de la Thessalie, ou sur les bords du fleuve Pénée. La noble élégance de sa taille, la grace infinie de ses beaux bras, les charmes naturels de toute sa personne, les boucles gracieuses de ses longs cheveux, attachés négligemment avec un ruban, ses manieres simples & naïves, sa démarche

élégante & vive, tout en un mot peignoit à mon imagination l'idée flatteuse d'une nymphe des bois qui vient visiter un mortel chéri.

Le Colonel Willmot en parloit avec ravissement. Il m'a demandé si les divinités champêtres avoient quitté leur séjour ordinaire pour venir à Temple-house.

J'ai présenté cet étranger à Emilie, & l'ai laissée achever sa conquête. Il est heureux pour moi de m'être marié à temps. Un Crésus est un rival dangereux.

Lucie étoit charmante, mais dans un autre genre: c'étoit une sultane dans toute la pompe éblouissante d'une beauté impériale. Ses charmes inspiroient un sentiment d'adoration; ceux d'Emilie, la tendresse. Ses regards commandoient avec un empire irrésistible, ceux d'Emilie étoient tendres & attrayants.

Nous allons voir ce matin Burleigh. A notre retour je présenterai le Colonel Willmott à Emilie, comme mon cousin, & Emilie comme ma femme au Colonel. Ils iront ensemble dans la même voiture. Elle ne le connoit encore que comme un de mes amis, & n'est aussi pour lui que sa belle bergere.

Adieu! L'on m'appelle pour partir.

Votre ami  
ED RIVERS,

P. S. J'ai oublié de vous dire que j'avois appris au Colonel Willmott le mariage de ma sœur, & que j'avois trouvé moyen de le présenter à mon ami Temple dans un moment où il étoit seul avec Lucie; desorte qu'Emilie est la seule ici à qui il soit inconnu: je vais le prier de ne lui point parler de ses vues généreuses en ma faveur. Adieu!

---



---

LET TRE CCXIV.

A MISTRESS FITZGERALD.

*A Temple-houfe, Feudi au matin.*

VOTRE Emilie étoit cette nuit au comble de la joie: au milieu d'une assemblée brillante de beautés, Rivers n'avoit des yeux que pour elle: il ne voyoit d'autre objet que moi: à-peine pût-il attendre jusqu'au souper pour m'ôter mon masque.

Mais vous m'appellerez une folle, une fille romanesque: je vous dirai donc seulement que j'ai goûté un ravissement exquis en voyant combien je lui plaisois en habit de bergere, & combien tous les autres hommes m'ont flattée par les attentions qu'ils me témoignent à l'envi les uns des autres.

Il est venu un étranger avec Rivers, qui a eu pour moi des égards très-particuliers: il n'est pas jeune, mais il a toute l'amabilité de la jeunesse, beau de figure avec une taille avantageuse, un air propre à prévenir en sa faveur, une politesse extrême, & un esprit excellent, autant qu'on en peut juger par quelques heures de conversation.

Je n'ai rencontré personne qui, au premier abord, ait tant fait d'impression sur moi; j'en excepte pourtant Rivers, qui m'a dit que j'avois fait la conquête de son ami. Il doit m'accompagner ce matin à Burleigh.

Une idée me frappe dans ce moment, c'est que Rivers ne m'ait jamais fait connoître son ami que cette nuit sous le masque; je n'y avois pas pensé auparavant. Il me semble que ce n'est pas-là l'instant de présenter les gens: peut-être n'y aura-t-il pas fait attention lui-même dans le tracas de la mascarade.

Quoiqu'il en soit, j'ignore encore le nom de cet aimable étranger; j'ai seulement reconnu, dans la suite de la conversation, que c'est un militaire.

Je ne saurois vous exprimer combien Lucie, la reine du bal, étoit belle & magnifique; elle avoit un habit des plus riches & en même temps du meilleur goût, propre à montrer avec avan-

tage les graces infinies de sa figure, qui n'avoit jamais paru si attrayante que cette nuit.

Son éclat éclipsoit toutes les autres beautés. Vous savez que Lucie porte extrêmement bien la tête : cet air de grandeur joint à sa taille avantageuse, qui est justement dans la plus belle proportion, son port noble sans affectation, l'éclat majestueux de l'habillement oriental, le feu de ses diamans lui donnoient une supériorité marquée sur toutes les autres femmes; supériorité si marquée, que quelques-unes en ont témoigné une jalousie qui m'a fait de la peine.

Je n'aime pas à voir de ces sentimens chagrins, quels qu'ils soient, dans une fête consacrée à la joie; quoiqu'il soit difficile de les éviter, tandis que les passions humaines restent dans l'état où elles sont.

Il y avoit quatre ou cinq autres sultanes qu'on auroit prises au plus pour les esclaves de sa suite; en un mot elle avoit le regard d'une déesse & la démarche d'une reine.

J'étois heureuse que ma simple parure de bergere prévint des comparaisons qui n'auroient certainement pas été à mon avantage.

La bassesse de mon état faisoit ma sécurité, comme le foible roseau est en sûreté à côté du cedre superbe; & la grande différence de nos habits faisoit que j'avois le bonheur d'être regardée même auprès de Lucie.

Elle étoit brillante comme l'étoile du matin, & d'un éclat aimable quoique éblouissant.

Son teint, car Temple n'a pas voulu qu'elle portât de masque, avoit la fraîcheur de la jeunesse, & le vif éclat de la santé, animé par le plaisir & le sentiment flatteur d'être universellement admirée. Ses yeux brilloient d'un feu qu'on avoit peine à supporter.

La vanité & la tendresse de Temple ont eu lieu d'être entièrement satisfaites : il savouroit voluptueusement les louanges que l'envie même étoit obligée de donner à la sultane favorite.

Ma mere avoit bien choisi son caractère, & l'a soutenu admirablement : quand elle parloit à Rivers, elle me rappelloit l'idée d'Aurélié dont elle égale les vertus.

Rivers la contemploit avec un plaisir qui ajoutoit à mon bonheur : il y a peu de femmes qui plaisent autant qu'elle à son âge.

Adieu ! l'on m'attend, nous partons pour Burleigh, que je n'ai point encore vu. Toute à vous,

EMILIE RIVERS.



## L E T T R E C C X X V .

Au Capitaine FITZGERALD.

*Bellfield, le Feudi,  
à deux heures après-midi.*

Nous sommes de retour de Burleigh, que le Colonel Willmott a trouvé charmant; mais ce qui m'intéresse beaucoup plus, c'est qu'Emilie lui plaît infiniment, & je vais saisir cette occasion de lui faire part de mon mariage, prévenu comme il l'est en faveur de la belle petite bergere, il est dans la disposition la plus propre à me pardonner un refus qui a une si belle cause. Il est dans son appartement, je vais l'aller trouver; je vous dirai le succès de cette entrevue —.

J'ai vu le Colonel : son espoir est trompé, mais mon mariage ne le surprend point; il convient qu'un cœur sensible ne peut résister aux charmes d'Emilie; il m'a demandé l'amitié de *Mistress Rivers* pour sa fille, dont il est étonné de n'avoir pas encore de nouvelles.

Il veut faire présent d'une garniture de diamans à Emilie; „ c'est à cette seule condition ”, m'a-t-il dit obligeamment, „ que je vous pardonne votre mariage ”.

Il desiré à présent de la sauver comme ma femme. Je vais le conduire à son appartement.

Adieu ! pour un moment —

Fitzgerald ! je respire à peine — quel excès de joie — cette fille que j'ai refusée — mon Emilie — l'auriez-vous cru — mon Emilie est la fille du Colonel Willmott.

Lorsque je lui ai présenté mon cousin sous ce nom, elle a changé de couleur ; mais quand j'ai ajouté qu'il étoit de retour des Indes Orientales depuis quelques jours seulement, elle est devenue pâle, tremblante, interdite : „ mon pere ! ” a-t-elle dit d'une voix foible, & elle s'est évanouie dans un sofa.

Il vole à elle, il la presse contre son sein palpitant de tendresse ; il l'embrasse, il lui demande si elle est réellement sa fille, sa chere Emilie le tendre gage de l'amour de son Emilie Montague.

Elle est revenue peu-à-peu de son évanouissement : elle le regardoit avec une tendresse mêlée de surprise, elle colloit ses lèvres sur sa main, elle vouloit parler, & ses larmes étouffoient sa voix.

Je ne puis vous décrire la suite de cette reconnaissance : je les ai laissés un moment pour vous faire part de ma joie ; je ne vous en dis pas davantage, le temps est trop précieux.

D'EMILIE MONTAGUE. 137

Demain je vous écrirai plus amplement.

Adieu!

Votre ami

ED. RIVERS.

---

---

LETTRE CCXXVI.

Au Capitaine FITZGERALD.

*Temple-house, le Vendredi.*

RIVERS est le plus fortuné des hommes. Le cœur de son Emilie est désormais libre de toute sorte d'inquiétudes: le consentement de son pere ne lui laisse plus rien à desirer.

Vous savez qu'elle souhaitoit que je différasse notre mariage; sa raison étoit d'attendre le retour de son pere, le Colonel Willmot, dont elle avoit des nouvelles.

Quoique promise à un autre, elle espéroit qu'il la laisseroit maîtresse de son cœur, ne s'imaginant guere que celui auquel il la destinoit, étoit l'heureux Rivers qu'elle avoit elle-même choisi.

Un ferment solennel l'avoit obligée de cacher sa naissance, même à l'objet qui régnoit sur son ame. Elle étoit résolue de n'avoir ja-

mais d'autre mari que moi ; cependant elle croyoit que son devoir exigeoit qu'elle attendît le retour de son pere.

Elle supposoit qu'il me verroit avec des yeux aussi complaisans que les siens, & que quand il me connoîtroit, il changeroit de dessein en ma faveur. L'amour, toujours porté à se flatter, lui persuadoit que le Colonel Willmott couronneroit sa tendresse pour récompense de la soumission qu'elle lui témoignoit en différant son mariage jusqu'à son retour.

Mes importunités pressantes, & la crainte qu'elle avoit de me donner lieu de douter de sa tendresse, aussi bien que le serment qui l'empêchoit d'entrer avec moi dans une explication qui m'auroit satisfait sur le motif de son délai, lui firent manquer aux ordres d'un pere qu'elle n'avoit jamais vu, & qu'elle avoit cru mort jusqu'à l'arrivée des lettres de *Mistress Melmoth*, n'en ayant pas entendu parler depuis plusieurs années.

Elle me donna donc sa main, non sans quelque remord, résolue de céder la moitié de sa fortune à celui à qui son pere l'avoit destinée pour épouse, esperant par cet arrangement remplir les obligations de son pere, auxquelles elle ne pouvoit faire le sacrifice de son cœur —.

D'EMILIE MONTAGUE. 139

Mais elle écrit elle-même à Mistress Fitzgerald, elle vous dira toute son histoire.

Venez prendre part au bonheur de vos amis : il ne nous fait point oublier le vôtre, & nous desirons ardemment de saluer bientôt le Major Fitzgerald.

Votre ami  
ED. RIVERS.

---

---

LETTRE CCXXVII.

A MISTRESS FITZGERALD.

*Temple-houfe, le Vendredi.*

RIVERS vous a dit — ma chere amie, en quels termes vous exprimerai-je la joie que je ressens de l'heureuse découverte qui en accordant tous mes devoirs, bannit à jamais de mon cœur le seul sujet de chagrin qui y restoit !

Ces inquiétudes, ce remord cuisant d'avoir manqué à l'obéissance filiale, qui troublaient mon bonheur, même entre les bras du plus cher & du plus aimable des hommes, ont enfin cessé de me tourmenter.

Cet époux que je craignois tant, que j'étois déterminée à ne jamais accepter, c'étoit Rivers, mon cher Rivers, l'idole de mon ame.

Mon pere me pardonne: il pardonne le crime de l'amour: il bénit la providence qui nous a conduits au bonheur.

Combien cet événement fait d'heureux à la fois! La meilleure des meres partage notre joie: elle rend mille & mille actions de graces à ce pouvoir bienfaisant qui récompense son fils de sa générosité envers elle.

Rivers l'entend & se cache pour donner un libre cours à ses larmes: l'affection de cette bonne mere le touche jusqu'à un point qui n'a d'exemples que dans notre sexe.

Quelles actions de graces ne devons-nous pas au ciel? Une éternelle reconnoissance doit être gravée dans nos cœurs.

Ma Lucie aussi: quelle joie! nous sommes tous heureux!

Mais je dois vous révéler des secrets que je cachai malgré moi à mon amie. Rivers vous a déjà dit une partie de mon histoire.

Mon oncle me mit dans un couvent en France avec une servante de confiance, & j'y restai jusqu'à l'âge de sept ans. Alors il m'envoya en Angleterre pour y être élevée suivant les mœurs & dans la religion de la patrie de mon pere: j'y fus près de huit ans dans une école où, sentant moi-même le besoin que j'avois de profiter de ce temps précieux pour

acquérir les talens & les connoissances convenables à mon sexe, je m'appliquai à seconder les bontés de mon oncle pour moi. Vers ce temps, il me mena à son régiment dans le Comté de Kent où il étoit en garnison : ce fut-là que commença notre amitié qui continua jusqu'à son passage en Amérique où je le suivis.

Les affaires de mon pere étoient alors dans une situation qui porta mon oncle à me ménager un mariage avantageux : je le regardois comme mon pere, & certainement il avoit pour moi des attentions & une tendresse paternelles : j'avois pour lui la plus entière déférence. Il me fit donc prendre des engagements avec Sir George Clayton.

Sur ces entrefaites mon oncle mourut, mais avant que de mourir, il me révéla le secret de ma naissance que j'avois ignoré jusqu'alors, malgré que je lui eusse fait différentes questions indirectes à ce sujet, auxquelles il n'avoit jamais répondu, & m'obligea de lui promettre sous le sceau du serment, de garder ce secret inviolable jusqu'à ce que je vîsse mon pere. Mais je perdis bientôt tout espoir de le revoir : on le croyoit entièrement ruiné ; on dit même qu'il étoit mort, & réellement je n'en eus plus de nouvelles, ce qui me fit ajouter foi à ces rapports, & dès-lors je me regardai comme maîtresse de mes actions,

Je fus deux ans sans entendre parler de mon pere, persuadée qu'il n'étoit plus, jusqu'aux dernieres lettres que vous m'apportâtes de la part de *Mistress Melmoth*, à notre retour en Angleterre.

Une variété d'accidens, l'éloignement où nous étions l'un de l'autre, la mort de mon oncle que mon pere ignoroit, & à qui il adressoit toujours ses lettres, empêcherent qu'elles ne me parvinssent pendant tout ce temps.

Cependant la main bienfaisante du ciel conduisit *Rivers* à Montréal; je le vis, & l'aimai. Formés l'un pour l'autre, notre amour fut l'ouvrage d'un moment, & un coup du ciel auquel nous ne pûmes résister. Le premier de ses tendres regards me donna un nouvel être avec des idées & des sentimens qui m'avoient été inconnus jusques alors.

La plus forte sympathie m'attacha à lui malgré moi; je prenois ma passion pour de l'amitié, & je trouvois cette amitié mille fois plus douce que ce que j'appellois mon amour pour *Sir George Clayton*. Toute autre conversation que la sienne me devint insipide; en un mot, tout le temps que je ne passois pas avec lui me sembloit devoir être effacé de mon existence.

Je l'aimois, mon amour devenoit chaque



jour plus fort. Je détestois Sir George; je m'imaginois qu'il n'étoit plus le même; je m'étudiois à lui trouver mille défauts, à lui qui, peu de semaines auparavant, m'avoit paru si aimable, &c à qui j'avois promis ma main. Vous savez de quelle maniere je rompis avec lui. Cette démarche m'ôta un lourd fardeau que j'avois sur le cœur.

Ciel! que je fus émue la première fois que je revis mon aimable Rivers après avoir repris ma liberté! Que dis je? je n'étois pas libre, je n'avois fait que changer de fers, mais ceux que je portois alors étoient bien doux. Je mourois d'envie de lui faire connoître mon amour; je cherchois à lire dans ses yeux la tendresse qu'il m'inspiroit. Cet heureux moment arriva: j'eus le plaisir de le trouver aussi amoureux que moi; dès lors je consacrai ma vie à faire son bonheur.

Nous revînmes tous en Europe: vous me rendîtes la lettre de Mistress Melmoth qui contenoit un ordre positif de mon pere de ne me point marier avant son retour, supposé que je fusse encore fille. Il ajoutoit qu'il me destinoit à un de ses parens, à la famille duquel il avoit les plus grandes obligations; que ses affaires avoient pris une si heureuse tournure après des malheurs multipliés, qu'il étoit en son

pouvoir & conséquemment de son devoir de témoigner sa reconnoissance à son bienfaiteur dans sa postérité ; qu'il espéroit également faire mon bonheur en m'alliant à une aimable famille qui lui étoit attachée par les liens du sang & de l'amitié, & en m'unissant à un homme qui, suivant les informations qu'il avoit, méritoit toute ma tendresse.

Vous vous rappelez, ma chere Isabelle ; combien ces lettres m'affligèrent, quoique je ne vous en disse pas le contenu, retenue par mon serment. J'écrivis à Rivers pour le prier de différer notre mariage. La maniere dont il prit cette demande, & la crainte que j'eus de lui paroître moins tendre que je ne l'étois, me fit oublier les ordres de mon pere. Je l'épousai en le priant de ne me jamais demander le motif d'une conduite qui l'avoit si fort choqué, que quand je jugerois à propos de le lui révéler.

Je ne connoissois point le caractère de mon pere : il pouvoit être impérieux, & s'opposer irrévocablement à notre union : Rivers doutoit de ma tendresse ; si par malheur mon pere nous eût refusé son consentement, le délai que je demandois n'auroit-il pas semblé justifier ses soupçons ? ne pouvoit-il pas supposer que ma tendresse refroidie cherchoit un prétexte de rompre avec lui, & que j'attendois  
l'arrivée

l'arrivée de mon pere pour cacher le changement de mon cœur sous le voile de l'autorité paternelle ?

En un mot , l'amour triompha de toute autre considération. Ma constance à persister dans ce délai m'exposoit à perdre ce que j'avois de plus cher , celui qui pouvoit seul faire le bonheur de mes jours.

Ce mariage contracté contre l'ordre positif de mon pere , m'exposoit aussi à perdre son bien , dont ma desobéissance me rendoit indigne : je sacrifiai la fortune à mon amour. J'espérois pourtant que le mérite de Rivers , & la tendresse paternelle du Colonel Willmott , quand il nous verroit , ne lui permettroient pas de me priver entièrement de sa succession , & qu'il pourroit trouver moyen d'accorder ce qu'il devoit à son bienfaiteur , avec ce qu'il devoit à sa fille unique.

Je ne m'attendois qu'à la moitié de son bien , je ne lui en aurois pas demandé davantage , laissant volontiers l'autre moitié à celui auquel il m'avoit destinée.

Ces idées me satisfaisoient , je donnai ma main à Rivers , & je fus heureuse. Cependant l'idée du retour de mon pere , & le remord de lui avoir desobéi , répandoient de l'amertume sur mes plus beaux jours. Rivers me surprenoit quelquefois dans ces momens de tristesse.

se où je me représentois mon pere me reprochant mon peu de condescendance pour lui : sa présence me faisoit prendre un air plus gai ; je ne pouvois néanmoins si bien déguiser la véritable situation de mon ame, qu'il ne me soupçonnât d'avoir quelque chagrin caché, mais sa délicatesse ne lui permettoit pas de m'en demander le sujet.

Je fais à présent, ce dont on m'avoit fait un secret, que mon pere avoit offert sa fille en mariage à Rivers, avec un bien qui n'auroit pas tenté une ame comme la sienne, quand même il ne m'auroit pas été attaché par un lien indissoluble ; qu'il avoit refusé cette offre, & que, de peur que j'en fûsse informée & que par un desintéressement romanesque je le portasse à l'accepter, il avoit pressé notre mariage avec plus d'instances que jamais ; que cependant il avoit eu la générosité de me cacher ce sacrifice, & même de souhaiter qu'il me fût éternellement caché.

Ces sentimens si nobles & si particuliers à Rivers, ont ainsi prévenu une explication, & nous ont caché, pendant quelque temps, des circonstances qui rendent aujourd'hui notre bonheur aussi parfait qu'il peut l'être.

O que Rivers est digne de ma tendresse ! —

Mon pere m'envoie appeller dans son appar-

tement: il a quelque chose de particulier à me dire. J'ai oublié de vous dire que je suis allée ce matin à Bellfield, où j'ai pris sur ma toilette le portrait de ma mere, que j'avois dans une boite à mouches, & que je viens de l'envoyer au Colonel Willmott.

Adieu!

Votre amie fortunée  
EMILIE RIVERS.

## L E T T R E C C X X V I I I .

A MISTRES RIVERS, à Bellfield,  
Comté de Rutland.

*Londres, le Dimanche.*

**I**l n'y a point de termes, ma chere Emilie, qui puissent exprimer la joie que nous ont causée vos deux dernieres lettres.

Vous êtes donc aussi heureuse que vous méritez de l'être: nous aurons dans peu la satisfaction d'être témoins de votre félicité.

Nous savions dès le commencement la proposition que votre pere avoit faite à Rivers; mais il nous avoit obligé de lui promettre de ne vous en point parler, de vous retenir à Rose-hill, en prolongeant notre visite, jusques à votre mariage, de peur qu'étant à Londres vous n'ap-

prissiez cette nouvelle, soit de la bouche de quelque ami de votre pere, ou par quelque autre occasion imprévue.

Fitzgerald est à présent Monsieur le Major à votre service: il a reçu ce matin sa commission.

Je vous félicite encore ma chere, sur ce triomphe de la tendresse: vous voyez que l'amour, comme la vertu, n'est pas seulement sa propre récompense, mais qu'il nous procure encore d'autres récompenses.

On devrait toujours considérer que ceux qui se marient par inclination, peuvent devenir riches, au lieu que ceux qui se marient pour être riches, ne s'aimeront jamais.

Cette maxime, que l'amour viendra après le mariage, est tout-à-fait choquante pour des ames qui ont la moindre délicatesse: au contraire quand le mariage commence avec l'indifférence, il est plus que probable qu'il finira avec le dégoût & l'aversion.

Je retiens votre papa pour mon Sigisbée; en retour, le mien est à votre service.

Mais je suis piquée, ma chere; oui, très-piquée —. „ Ces sentimens si nobles & si „ particuliers à Rivers — ”.

Je m'imagine qu'il y a encore des hommes dans le monde — que cette noblesse de sen-

timens n'est pas si particuliere — qu'il y a des gens aussi généreux que d'autres.

Je suis persuadée en un mot que Fitzgerald auroit agi aussi noblement dans les mêmes circonstances.

Tel a toujours été votre défaut, ma chere Emiilie, de regarder l'objet de votre amour comme un phénix, tandis que c'est seulement un homme de mérite, agréable, beau & charmant comme un autre.

Je m'attends bien que ces propos libres vous déplairont. Vous vous fâcherez, si vous voulez; que m'importe? Je me fâcherai aussi.

Surement, mon Fitzgerald — je reconnois tout le mérite de Rivers; mais les comparaisons, ma chere —

Après tout, nos deux maris sont, à coup sûr, des êtres charmans, je ne les changerois pas pour deux adonis. Cependant je ne voudrois pas jurer qu'il n'y en eût pas d'aussi aimables dans le monde.

Souvenez-vous, ma chere amie, que la beauté est dans l'œil de l'amante; & qu'il n'y a point de femme qui ne pense aussi avantageusement de son bien-aimé, que vous de votre cher Rivers.

O ciel! il faut que je vous dise un trait qui flattera la vanité que vous tirez du mérite de

votre charmant vainqueur. Un de mes anciens adorateurs de Quebec m'écrit que Madame Des Roches vient de refuser un des meilleurs partis qu'il y ait dans le pays, & qu'elle a fait vœu de vivre & de mourir veuve.

Voilà certainement un vœu d'une extrême folie: & pourtant je ne puis m'empêcher de l'en estimer davantage.

Mon pere veut avoir une maison de campagne dans votre voisinage, & un jardin rival du vôtre: nous passerons la plus grande partie de l'année chez lui, & je ferai l'amour à Rivers; la jolie chose! le beau projet! qu'en pensez-vous, belle Emilie?

Il faut bien faire quelque chose pour varier les scenes de la vie; & rien n'est si amusant ni si propre à jeter de la gaieté sur nos momens, sur-tout à la campagne, que les douces flatte-ries d'un homme agréable.

Je ne fais pourtant si je ne ferai pas mieux de prendre un étranger pour amant: car en vérité! le mari d'une amie est presque aussi insipide que son propre mari.

Nos aventures romanesques étant à leur fin, ma chere, étant tous devenus des gens sages & sensés, mariés & établis, il est à craindre que notre vie ne dégénere désormais dans un état de végétation: je consulterai Rivers sur



cet objet, je fais qu'il est versé dans la connoissance des loix de la Nature : il trouvera mieux que personne, les moyens de prévenir un tel malheur.

L'amour est une jolie invention, mais on dit qu'il est sujet à se transformer en amitié, comme dans son état le plus passât : je ne me fous point de voir l'affection de Fitzgerald pour moi, parvenir à ce degré de perfection avant l'âge de soixante-dix ans.

Que ferons-nous donc, ma bonne amie ; pour varier les scènes de notre vie ? Les cartes font un joli amusement, & de tous les plaisirs d'ici-bas le moins sujet à devenir ennuyeux, à cause de la variété des événemens qu'il produit ; & réellement, qu'est-ce que la vie regardée d'un œil philosophique, sinon une es-pectacle de quadrille où chacun gagne & perd à son tour.

Je vous quitte pour recevoir la visite d'un Colonel des gardes, un homme divin ! Adieu !  
Toute à vous,

IS. FITZGERALD.

## LETTRE CCXXIX.

A MISTRESS FITZGERALD.

*Bellfield, le Mardi.*

J'ACCEPTÉ votre défi, charmante Isabelle : Je suis bien trompé si vous me trouvez aussi insipide que vous avez la bonté de le supposer.

Ne craignez point de tomber dans un état de végétation ; aucun de nous n'a la moindre parcelle de cette vertu végétative.

Pour moi j'ai l'idée de mille petits amusemens propres à tenir votre enjouement en haleine, & à réveiller votre vivacité, lorsqu'elle sera prête de s'alloupir.

Nous n'avons point, dans notre société, de ces êtres à demi endormis, qui ont besoin de secousses violentes pour les faire souvenir de leur existence : c'est le défaut des tempéramens froids & engourdis, qui n'ont point assez de vivacité pour goûter les plaisirs naturels de la vie.

Nos aventures d'un certain genre sont à leur fin ; mais nous en verrons naître d'autres à chaque moment, aussi amusantes que les premières.

J'ose dire que toute notre vie sera dans le

D'EMILIE MONTAGUE. 153

style pindarique ; mon plan est de n'en point avoir du tout : voilà mon premier plaisir, & je suis sûr qu'il sera du goût de ma petite Isabelle.

Songez, ma douce amie, que ce sont moins les grandes joies que les petits plaisirs qui rendent la vie agréable, comme la beauté d'un ouvrage d'architecture résulte de l'ensemble des moindres parties. Nous devons avoir nos petites fantaisies, nos jeux puériles, comme nos sublimes transports.

Mon second plaisir (passez-moi cette expression) est le jardinage, & par conséquent, il fait les délices d'Emilie. Je veux vous apprendre à aimer les plaisirs champêtres.

Le Colonel Willmott m'a fait justement aussi riche que je desirois de l'être. Tant que j'ai cru qu'il m'étoit impossible de posséder à la fois la fortune & Emilie, j'ai méprisé la première, je me suis persuadé qu'elle pouvoit nuire à mon bonheur, plutôt que d'y ajouter ; à-présent que je la tiens des mains d'Emilie, je reconnois tout son prix.

Mon pere (quel plaisir pour moi de donner ce tendre nom au pere d'Emilie !) vouloit que je prisse une plus grande maison ; mais je ne quitterois pas ce lieu charmant de ma naissance, pour le palais d'un roi : je lui ai pour-

tant laissé la liberté de bâtir une seconde aîle à Bellfield qui y manque pour compléter le premier plan, & de le meubler comme il le jugera à propos.

Il aura une maison à Londres, & nous irons de l'une à l'autre selon que la fantaisie nous y conduira. Il ne veut pas que nous ayons d'autres regles que notre inclination : peniez-vous à - présent, Isabelle, que nous soyons en danger de devenir des êtres végétatifs?

Le grand art de la vie c'est de tenir dans un exercice constant & modéré, le principe actif qui est dans nous, & d'en diriger convenablement l'action, sans quoi il nous éloigneroit sans cesse du vrai bonheur, pour nous entraîner vers les plaisirs imaginaires.

L'amour, tout charmant qu'il est, a besoin lui-même d'être excité par une variété d'amusemens ou de distractions, qui préviennent la langueur à laquelle tous les plaisirs humains sont sujets.

La tendresse & la délicatesse d'Emilie font de moi un amant toujours impatient : elle imagine de petites parties de plaisir dont elle est toujours à mes yeux l'ornement & l'ame, par la surprise agréable qu'elle me cause. Toutes ses pensées, tous ses soins ont pour but de me rendre heureux, Je porte envie à celui qui

D'EMILIE MONTAGUE. 155

l'accompagne dans ses moindres petites excursions. Notre amour est toujours accompagné des ris & des jeux.

Enfin, tous ceux qui auront la délicatesse d'agir comme nous, qui oseront suivre les sentimens du cœur dans le choix de celui ou de celle à qui ils veulent unir leurs destinées, seront généralement heureux.

Les affections sont les vraies sources du bonheur; l'amour, l'amitié, & si vous voulez me permettre de le dire d'avance, la tendresse paternelle, tous les attachemens de la vie domestique, sont d'une douceur ineffable.

L'Auteur bienfaisant de la nature, qui nous a donné ces tendres affections pour de sages fins ———

„ Cela est bien dit, mon cher Rivers; mais  
„ il faut cultiver notre jardin ”.

Vous avez raison, ma chere Isabelle, je suis un bavard impertinent.

La voiture de Lucie va partir pour Londres, elle sera à vos ordres.

Je vous envoie cette lettre par un laquais de Temple. J'espere vous voir jeudi augmenter le cercle choisi de nos amis & des vôtres, &

n'avoir plus rien à desirer que la continuation  
de notre bonheur présent.

Adieu!

Votre sincere ami  
ED. RIVERS.

*Fin de la quatrieme & derniere Partie.*

n

ni

